

L'ancien palais du Coudenberg

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

42



Rédaction et recherches iconographiques
Pierre Anagnostopoulos, Jean Houssiau
Asbl Palais de Charles Quint

Comité d'accompagnement
Christine Rouffin, Cyrille Segers
Cabinet du Secrétaire d'État Emir Kir
Stéphane Demeter, Dominique Pauchet
Direction des Monuments et des Sites

Coordination
Dominique Pauchet
Direction des Monuments et des Sites

Relecture
Martine Maillard
Direction des Monuments et des Sites

Remerciements

Nous tenons à remercier

M^{me} Frédérique Honoré : coordination pour l'asbl Palais de Charles Quint,
M. André Vanrie et M^{me} Anne Vandenbulcke : comité scientifique de l'asbl Palais de Charles Quint,
la Société royale d'Archéologie de Bruxelles
et M^{me} Thérèse Symons, Archives de la Ville de Bruxelles, pour l'aide qu'ils nous ont apportée.

Illustrations

h = haut, m = milieu, b = bas, d = droite, g = gauche

Archives générales du Royaume, Bruxelles : 18(b), 19(h), 29(b), 37 ; Archives de la Ville de Bruxelles : 6, 7(h), 9(d), 12, 17, 21(h,d), 25(b), 27, 34-35, 42(h), 43(h), 44 ; © Bibliothèque royale de Belgique : 3, 4(h,b), 28, 30, 42(b) ; Collection privée : 46 ; © Generis : 10(h) ; © IRPA-KIK Bruxelles : 8-9(m), 21(m) ; Metropolitan Museum of Art, New York : 31(b) ; © Photos Bastin-Evrard : 8(g), 19(m,b), 32(h) ; © Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, photo Alfred de Ville de Goyet : 23(b) ; Musée du Louvre : 26(h,g) ; Musée Plantin-Moretus, Anvers : 26(h,d), 47 ; Musée du Prado, Madrid : 43(b) ; Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique : 33 ; Musée de la Ville de Bruxelles, Hôtel de Ville : 45 ; Musée de la Ville de Bruxelles, Maison du Roi : couverture, 1, 2, 13, 14-15, 16, 18(h), 20, 21(h,g), 22(h), 23(h), 24(g), 24-25(m), 26(b,g), 29(h), 31(m), 32(b) ; Photos Pierre Anagnostopoulos : 7(b), 11, 22(b), 26(b,d), 31(h), 41 ; Société royale d'Archéologie de Bruxelles : 10(b).

Graphisme : La Page - Photogravure et impression : Enschedé | Van Muysewinkel - Distribution : Altera Diffusion

© Éditeur responsable : Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale,
Direction des Monuments et des Sites, Patrick Crahay, Directeur
CCN - rue du Progrès, 80 - 1035 Bruxelles - Tél. 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL : D/2006/6860/015 - ISBN : 2-930457-06-6

L'ancien palais du Coudenberg

Pierre Anagnostopoulos et Jean Houssiau



À LA RECHERCHE DU PALAIS DISPARU	2
LE COUDENBERG DU XI ^e AU XVIII ^e SIÈCLE	13
Le <i>Frigidus Mons</i> à Bruxelles	13
Les premières constructions	16
L' <i>Aula Magna</i>	16
La chapelle	20
La galerie	24
Les appartements	24
La place des baillies	26
Les jardins et le parc	28
La rue Isabelle	32
LA VIE QUOTIDIENNE AU PALAIS DU COUDENBERG	34
Le milieu de la cour	34
Les contingences	39
Les divertissements	42
Les Lettres, les Arts et la Religion	43



À la recherche du palais disparu

Le quartier royal de Bruxelles perpétue une image de pouvoir et de prestige dont les origines remontent au XII^e siècle. Au Moyen Âge, un château défensif fut construit dans le haut de la ville sur la colline du Coudenberg. Peu à peu, celui-ci se transforma et devint un grand palais qui servit de résidence aux princes régnants et de siège pour l'administration centrale des anciens Pays-Bas. De nos jours, le quartier s'inscrit dans cette continuité historique : le Palais royal, plusieurs institutions publiques et quelques grands musées y sont toujours établis. Le quartier a été totalement transformé et doit sa configuration actuelle aux projets urbanistiques qui suivirent l'incendie de l'ancien palais en 1731.

Ce drame détruisit en une nuit l'une des plus grandes demeures princières d'Europe et mit plusieurs décennies à être surmonté. Sous les nouveaux alignements et bâtisses, la place Royale et ses abords cachent des vestiges archéologiques, aujourd'hui étudiés et protégés. Les archives et les documents iconographiques permettent aux historiens de retracer l'évolution de l'ancien quartier, son importance dans l'histoire de la ville de Bruxelles et la vie quotidienne qui s'y déroulait.

« L'Infante Isabelle dans les jardins du palais », tableau attribué à D. et J.-B. Van Heil (XVII^e siècle).

Page précédente :
Dessin de la cour intérieure du palais sous les flammes, XVIII^e siècle.



Durant la nuit du 3 au 4 février 1731, un gigantesque incendie ravagea le palais princier situé sur la colline du Coudenberg. Le feu se déclencha probablement vers minuit. Les équipements de protection contre l'incendie se révélèrent insuffisants pour prévenir et circonscrire l'extension du feu. L'« imprudence des chefs d'office qui bouillaient du sucre pour préparer des confitures » en préparation d'un bal qui devait avoir lieu deux jours plus tard fut, selon la version officielle, la cause de l'accident.

En réalité, le feu couvait dans les appartements de la gouvernante générale. Très vite, le sinistre fut incontrôlable, sans doute à cause du protocole entourant la chambre de la princesse. Le manque de coordination entre la garde militaire, les gardes bourgeoises et les autorités de la Ville fut un facteur aggravant. Les secours furent d'autant plus désordonnés que le froid et le gel sévissaient à cette saison de l'année. Il y eut des victimes humaines. La gouvernante générale Marie-Elisabeth, représentante des Habsbourg d'Autriche à Bruxelles, dut la vie à la diligence d'un grenadier qui força la porte de sa chambre.

À l'aube du 4 février, le palais du Coudenberg, ravagé par ce « gouffre de feu », offrit le spectacle d'une « cour brûlée »... Les flammes avaient emporté les espaces les plus utilisés : les appartements ou

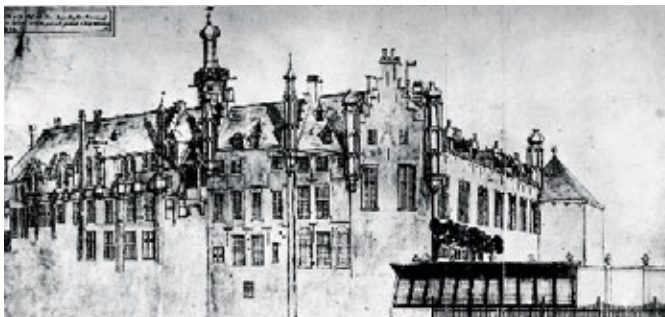
Les ruines monumentales forment le décor de fond du parc. La galerie de Marie de Hongrie est encore partiellement conservée avec quelques statues d'empereurs.

Le corps de logis et les cuisines sont fortement détruits. À gauche, on évacue les objets précieux de l'Aula Magna; à gauche et au centre, on achemine les pompes à eau et les échelles d'incendie.



corps de logis et la grande salle de réception ou *Aula Magna* dont il ne subsista que les murs. La chapelle, les écuries, la bibliothèque, la maison des pages, la vénerie furent par contre épargnés et restèrent occupés. La cour, quant à elle, fut relogée jusqu'à la fin de l'Ancien Régime dans l'ancien hôtel de Nassau (ou palais d'Orange), modernisé à cette fin par le gouverneur général Charles de Lorraine. Cet hôtel devint plus tard la Bibliothèque royale. En 1815, la cour regagna les anciens quartiers royaux métamorphosés : le roi Guillaume 1^{er} de Hollande fit aménager un grand palais, modifié par Léopold II au début du XX^e siècle.

Plus de quarante ans après l'incendie, la rénovation du quartier royal fut entreprise sous l'impulsion du prince de Starhemberg, ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse à Bruxelles, et



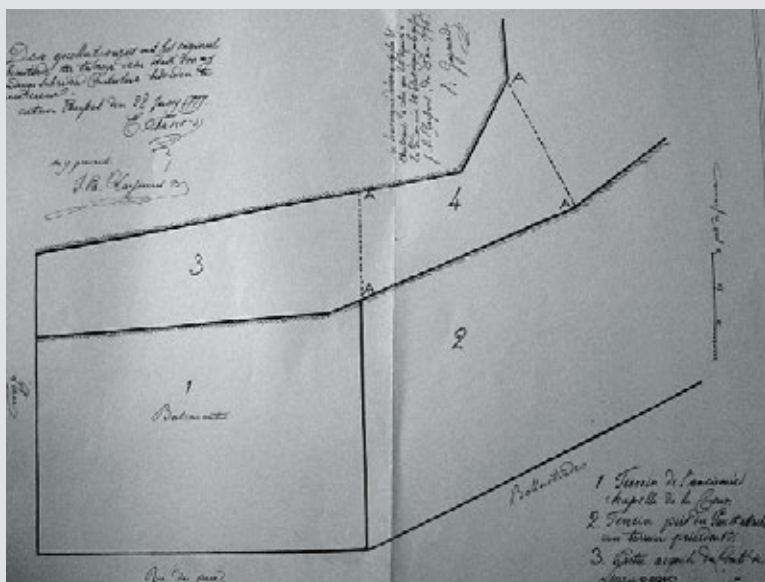
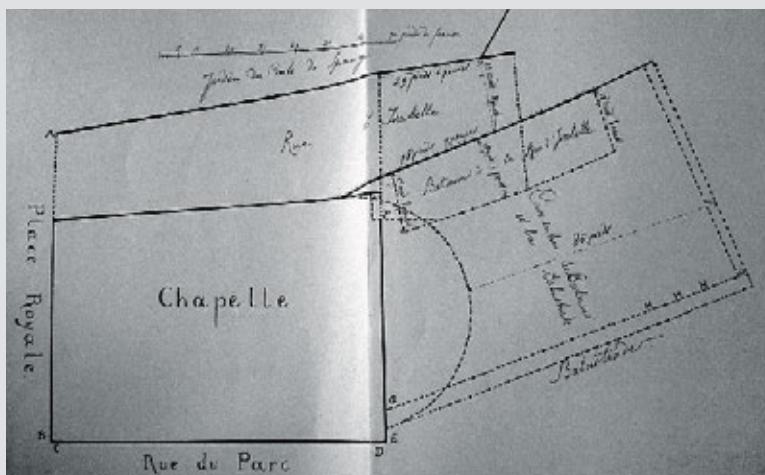
Hôtel de Nassau, 1759.

d'Ange-Charles de Limpens, conseiller aux Finances. Cette rénovation aboutit à l'une des transformations urbanistiques majeures de Bruxelles, bien avant celles des XIX^e et XX^e siècles. L'aspect vallonné du Coudenberg allait disparaître par la création d'une place bordée d'édifices néoclassiques – la place Royale actuelle – et d'un parc remplaçant la « garenne » ou *Warande*.

Afin de créer une place rectangulaire, l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche donna son accord pour l'arasement des ruines du palais brûlé jusqu'au niveau de l'ancienne place des baillies. Par cette place, on pénétrait dans la cour principale de la résidence. Au centre de la place, la statue dédiée par les États de Brabant à Charles de Lorraine fut érigée au début de l'année 1775. Des travaux complémentaires furent ensuite ordonnés : la construction des édifices autour de la place Royale et le remaniement du parc furent achevés en 1783. Le gouvernement vendit les terrains à bâtir à des acquéreurs particuliers et aux communautés religieuses. Celles-ci furent mises à contribution par le versement de subventions ou par l'édification d'immeubles dans le style imposé.

Les travaux résultèrent de la collaboration de plusieurs intervenants. Le gouvernement négocia âprement les termes d'une convention avec la Ville, l'obligeant au partage des coûts. Des projets avaient été commandés auprès de l'architecte parisien Barré. Finalement, Barnabé Guimard, ancien élève de l'Académie royale d'Architecture à Paris, fut élu comme principal maître d'œuvre du quartier royal. Il eut un rôle décisif – trop longtemps sous-estimé – tant dans la création de la place que dans les plans des façades qui l'entourent. Il est aussi le père du nouveau parc de Bruxelles. Joachim Zinner l'assista pour le choix des plantations. Guimard dirigea une grande partie du chantier. Son style, apprécié par le comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse, était celui du retour au classicisme.

Pour créer le nouveau quartier, de gigantesques travaux de terrassement furent effectués afin de réaliser un plein pied entre la place et le parc. En sous-sol, certaines structures inférieures du précédent édifice furent dès lors maintenues, enterrées, remblayées ou réaffectées en caves. Ainsi, le palais du Coudenberg n'a pas complètement disparu : des vestiges enfouis sous la place Royale et ses abords témoignent de son prestigieux passé. Ils permettent une relecture de sa construction, confrontée aux sources écrites et iconographiques.



Ces plans illustrent la nouvelle affectation des vestiges de l'ancienne chapelle et de ses abords peu avant le début des travaux de la place Royale. Les deux plans cadastraux sont complémentaires. Ils dressent l'inventaire des terrains occupés par la chapelle et de ses abords immédiats. Le premier plan montre un découpage de la chapelle et de la rue Isabelle, nécessaire à l'implantation de

l'hôtel de Grimbergen. Cet état a pu être précisé lors des fouilles de l'été 2003. Le deuxième plan, du 25 mai 1776, signé par Barnabé Guimard, présente la disposition finale des parcelles numérotées de 1 à 4. Notons que ces divisions cadastrales anciennes sont toujours perceptibles dans le bâti actuel, entre la place Royale et le palais des Beaux-Arts.



L'hôtel Bellevue, carte porcelaine.

LA PLACE ROYALE

L'église Saint-Jacques sur Coudenberg, devenue paroissiale au XVII^e siècle, témoigne de la présence d'un couvent de la règle de saint Augustin, installé sur les hauteurs de Bruxelles au XII^e siècle et élevé au rang d'abbaye en 1731. L'église primitive était orientée vers la rue de Namur. L'abbaye s'engagea à respecter les plans imposés pour la nouvelle place Royale. Pour financer les travaux, l'abbaye du Coudenberg dut aliéner un triptyque de saint Ildéphonse, une œuvre de Rubens conservée à Vienne. Les immeubles de la place Royale furent construits par des abbayes et des particuliers. L'abbaye du Coudenberg fit bâtir les hôtels attenants à l'église qu'elle mit rapidement en vente. L'abbaye de

Grimbergen en Brabant fut le maître d'œuvre d'un immeuble au nord-ouest de la place. L'hôtel Bellevue, destiné aux voyageurs, fut l'initiative d'un particulier. La Loterie royale et impériale, introduite dans les Pays-Bas sous Marie-Thérèse d'Autriche, fit ériger deux immeubles attenants à l'angle de la place et de la Montagne de la Cour. La statue de Godefroid de Bouillon, représenté à cheval au départ de la première croisade, trône au milieu de la place Royale depuis 1848. Elle remplace celle de Charles de Lorraine, fondue en pièces de monnaies par les révolutionnaires français; une nouvelle statue du gouverneur général autrichien fut érigée au XIX^e siècle sur la place du Musée.



Fouilles du bâtiment porche d'entrée du palais. Ruines d'un jambage de porte et dégagement des salles en contrebas de la statue équestre de Godefroid de Bouillon conquérant.

À LA DÉCOUVERTE DU SITE ARCHÉOLOGIQUE

En 1894, déjà, un relevé fut effectué des sous-sols de l'hôtel de Grimbergen par les services communaux. Paul Saintenoy se chargea des restitutions graphiques, à la demande du bourgmestre Charles Buis qui envisageait une restitution de l'*Aula Magna* de l'ancien palais. Dès 1910, le comité du Vieux Bruxelles se pencha sur le potentiel archéologique et historique du site de l'ancien palais sous la place Royale et ses abords. Par la démolition de l'îlot de l'ancien hospice Terarken et du jardin des Arbalétriers, un chantier d'envergure mit au jour des vestiges de la première enceinte et du palais ducal ainsi que les caves de la *Domus Isabellae*. On proposa de prolonger les investigations, de réaliser des fouilles

et de présenter au public les vestiges de l'ancien palais, dont la chapelle et la rue Isabelle. Mais le projet n'aboutit pas. Au cours des décennies suivantes, les recherches de Paul Saintenoy et de Guillaume Des Marez, historiens de Bruxelles, aboutirent aux premières synthèses à caractère scientifique sur l'ancien palais et la place Royale.

Le leitmotiv du comité du Vieux Bruxelles était la conservation du patrimoine de la ville, si nécessaire par le démontage et la reconstruction des façades anciennes. Des travaux de restitution idéalisée, pittoresque et festive de la ville au sortir du Moyen Âge furent réalisés. En 1935, l'ancien palais fut reconstitué à l'entrée du site de l'Exposition universelle

de Bruxelles, organisée autour des pavillons de style moderniste.

En 1954, des travaux dans la rue de Namur mettent au jour des vestiges de l'ancienne abbaye Saint-Jacques. Il faut attendre les années 1980 pour voir renaître un engouement pour le sujet. Le Service d'Architecture de la Ville de Bruxelles mit en évidence un mur extérieur de l'*Aula Magna*. Les recherches dirigées sur le terrain par le Service national des Fouilles et par *het Bestuur voor Monumenten en Landschappen* se poursuivirent en 1984 et 1985 par des sondages révélant les fondements de la tour nord de l'*Aula Magna*. De cette même époque datent les premières fouilles et la première description

des vestiges de la chapelle du palais. Ces travaux débouchèrent sur la reconstitution de l'ancienne chapelle abbatiale et une première mise en valeur des vestiges.

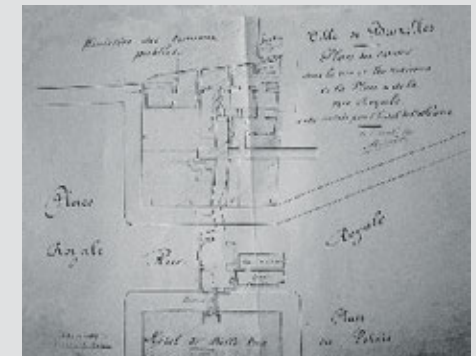
La Société royale d'Archéologie de Bruxelles (SRAB) entreprit des travaux préliminaires aux fouilles de la place Royale. Les recherches en archives aboutirent à une importante publication en 1991 sur l'histoire du palais des ducs de Brabant à Bruxelles. Le cadre historique ainsi dressé, les observations et les sondages archéologiques apportèrent la certitude que des vestiges tangibles du palais étaient enfouis sous la place Royale et ses abords immédiats. En 1994, les travaux de rénovation de l'hôtel de la



Vestiges des caves du corps de logis.



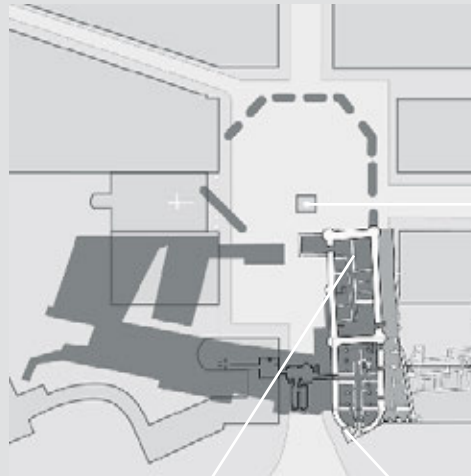
Exposition universelle de 1935. Ancienne Belgique, Vieux Bruxelles: Place des baïlles et *Aula Magna*.



Plan des caves sous la rue, les maisons de la place Royale et de la rue Royale.

Cour d'arbitrage ont apporté des enseignements sur les anciens puits de la cour intérieure du palais. La période initiale aux travaux archéologiques débute l'année suivante. Le renouvellement des voiries depuis le palais de Laeken jusqu'au palais de Justice en incluant la place Royale inaugure des investigations archéologiques d'envergure. L'État fédéral, la Région de Bruxelles-Capitale et la Ville de Bruxelles contribuent à l'entreprise archéologique, placée sous la direction du Service des fouilles de l'Université libre de Bruxelles et de la SRAB. Des vestiges de la salle de réception du palais, fouillée dès 1995, et des sondages multiples ont eu lieu sous le trottoir de la rue Royale à hauteur de l'hôtel Bellevue et, dès 1999, à proximité de là, dans les caves de l'ancien corps de logis. L'année suivante, les travaux du Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale ont permis aux archéologues de mener des observations au chevet de la chapelle. La découverte d'une fenêtre avec mouluration dissimulée par la maçonnerie du XVIII^e siècle a fait l'objet d'observations complémentaires en 2003.

Plan de l'actuel quartier Royal et, en gris foncé, l'emplacement de l'ancien palais. D'après un relevé topographique de 1966 et AGR, cartes et plans manuscrits.



En 2001, d'autres sondages avaient permis de repérer les vestiges des communs dans l'impasse du Borgendael. Notons qu'en 2002, les vestiges archéologiques ont été classés à titre de Monument. L'année suivante, durant l'hiver, les travaux se sont concentrés au dégagement des vestiges du porche principal du palais situé sous la place Royale, qui ont notamment permis d'implanter une sortie de secours au site archéologique.

Le plan de la page 9, dressé en octobre 1894 par les agents de la Ville de Bruxelles, précise pour la première fois les caves qui relient l'hôtel de Grimbergen à l'hôtel Bellevue. L'entrée des caves était pratiquée depuis l'hôtel Bellevue; on entrait alors par un espace des caves de l'ancien corps de logis du palais. Ces caves aboutissent au niveau inférieur de la chapelle, dont seule la moitié des salles est alors connue. Ces espaces ont pu être reliés en 2000 et sont aujourd'hui intégrés dans la visite du site archéologique.

Autre vue des vestiges.



Évocation du mur de la chapelle dans la cour aux lions lors des fouilles de 2003 avec une perspective sur la place des Palais.



Vue aérienne des fouilles de l'Aula Magna et de la rue Isabelle.

Le Coudenberg du XI^e au XVIII^e siècle

LA SITUATION DU COUDENBERG DANS LA VILLE

Les aristocrates, comme les comtes d'Hoogstraeten et les officiers de la cour firent bâtir leurs demeures dans les alentours immédiats du Coudenberg, à l'ombre du palais, ou dans le quartier de l'église du Sablon. La rue Isabelle fut tracée au XVII^e siècle pour faciliter la liaison entre le palais et la collégiale Sainte-Gudule dont l'histoire est intimement mêlée à celle de Bruxelles. Cette voie longeait les jardins et le parc du palais.

Proche des marchés, l'Hôtel de Ville où siégeait le magistrat urbain, rivalisait de beauté avec le palais princier. Sa tour fut commandée en 1449 par les autorités de la Ville à Jan van Ruysbroeck qui en fit un chef-d'œuvre d'élégance et d'habileté technique.

Le quartier du bas de Bruxelles, traversé par la Senne -voûtée au XIX^e siècle-, concentrait les activités industrielles, souvent polluantes et malsaines.

Au XVI^e siècle, le port de Bruxelles quitta les berges de la Senne pour se développer au nord-ouest, après l'inauguration du canal de Willebroeck, autour de bassins et de quais dans le quartier Sainte-Catherine. Le canal permit une liaison beaucoup plus directe avec l'Escaut et la mer, ouvrant la ville au commerce international et encourageant les déplacements de voyageurs, facteurs indispensables pour le développement économique et le pouvoir de la cité face au gouvernement central.



Plan de la Ville de Bruxelles après l'incendie du palais.
L'édifice est représenté endommagé.

1. Palais ; 2. Impasse du Borgendael ; 3. Hôtel d'Hoogstraeten ;
4. Rue Isabelle ; 5. Église du Sablon ; 6. Domus Isabellae.

Le *Frigidus Mons* à Bruxelles

Le rôle de Bruxelles comme capitale s'est affirmé au terme d'une lutte d'influence avec Louvain et plus tard Malines. L'histoire de l'installation du duc à Bruxelles est un sujet de débats entre historiens du Moyen Âge. La résidence du duc ou de son châtelain dans le château fort du *Frigidus Mons* ou Coudenberg est attestée au XII^e siècle. À l'époque où les cours princières avaient l'habitude d'être itinérantes, le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, accorda beaucoup d'attention à son palais de Bruxelles qu'il dota d'une somptueuse salle de réception. Au XVI^e siècle, l'empereur Charles Quint installa sa sœur Marie de Hongrie comme gouvernante de ses territoires et consacra Bruxelles comme siège principal des institutions du gouvernement central des Pays-Bas.

La colline du Coudenberg, à l'est de Bruxelles, domine la ville de 40 mètres. Le palais surplombait une dépression, utilisée comme espace de jardins après l'édification de la deuxième enceinte au XIV^e siècle. Cette dépression était formée par le Coperbeek, un ruisseau prenant sa source près de la première porte de Coudenberg, à proximité du parc ducal, et rejoignant la Senne près de l'église Saint-Nicolas.

Le château, puis palais du Coudenberg, était inclus dans le tracé de la première enceinte construite autour de Bruxelles au XIII^e siècle. Cette muraille s'étendait sur un périmètre de quatre kilomètres. Sept portes permettaient de la traverser. Importante pour défendre la cité, elle servait aussi de moyen de propagande pour témoigner de la richesse et du pouvoir des autorités locales. Au milieu du XIV^e siècle, une incursion du comte de Flandre, Louis de Male, poussa le duc Wenceslas et la duchesse Jeanne de Brabant à mettre en place de nouveaux dispositifs pour protéger leur ville. Un deuxième rempart fut construit, comprenant une zone agricole et les quartiers urbanisés qui débordaient de la première enceinte. La nouvelle muraille donna à Bruxelles le contour de pentagone qui correspond aux boulevards extérieurs de la capitale. Le château du Coudenberg perdit à cette époque toute fonction stratégique et devint peu à peu l'une des plus belles demeures princières d'Europe, agrémentée de magnifiques jardins et d'un grand parc : la *Warande*.



Maquette (détail) représentant la ville au XIII^e siècle. Évocation du château fort primitif.

CURIA BRABANTIAE, IN CELEBRI ET POPULOSA URBE BRUXELLIS.



R. Vanden Hoeye d'Amsterdam, d'après
B. de Momper, Le koert de Bruxelles,
XVII^e siècle.

1. Aula Magna
2. Chapelle
3. Corps de logis
4. Galerie
5. Cour
6. baillies
7. Porche
8. Saint-Jacques
9. Borgendael
10. Jardins
11. Première enceinte

Les premières constructions

En l'absence de vestiges archéologiques et de représentations iconographiques, peu de choses sont connues du château ducal primitif sur le Coudenberg avant le XII^e siècle. Dès le XIII^e siècle, la résidence des ducs de Brabant est implantée sur le parcours de la première enceinte de la ville, suivant une direction nord-ouest/sud-est sur le flanc du Coudenberg et en bordure du vallon du Coperbeek. Au XIV^e siècle, et surtout dès la période de 1362 à 1368, la résidence s'agrandit sous l'impulsion de la duchesse Jeanne.

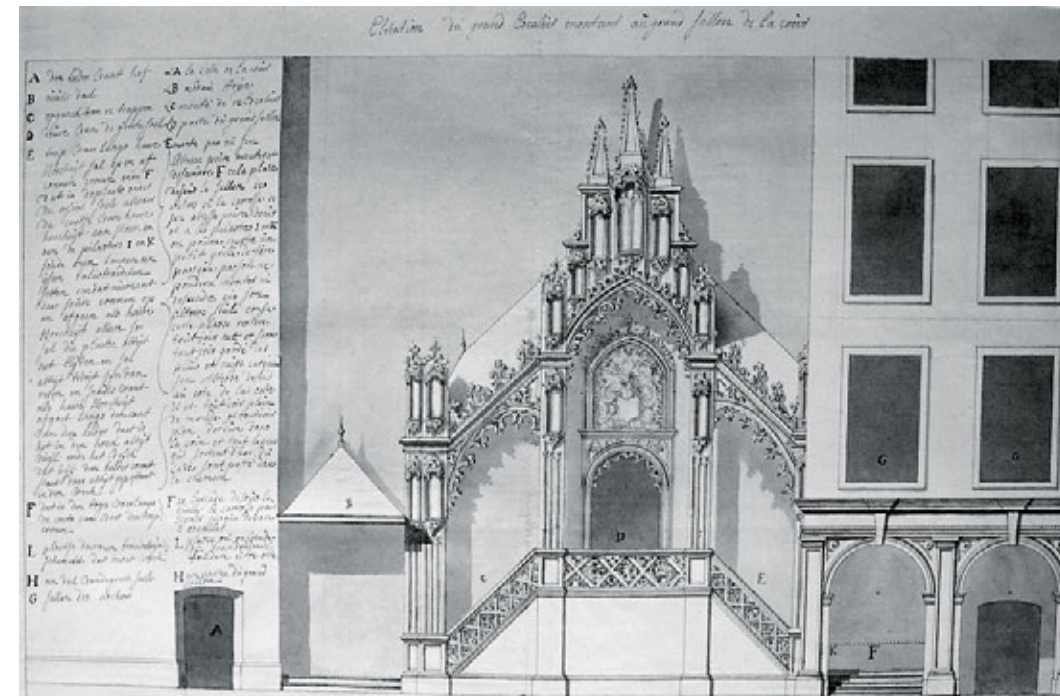
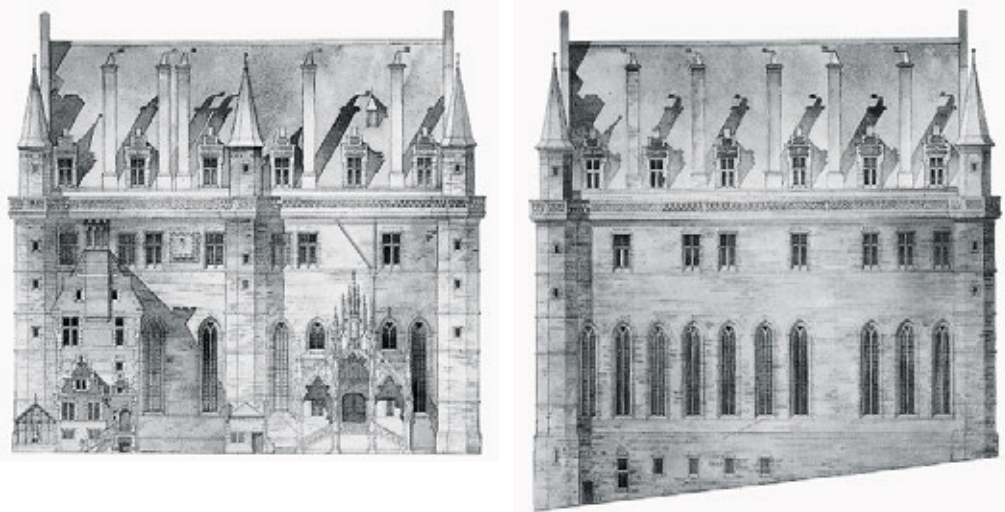
À cette époque, l'habitation ducale présentait déjà l'organisation qui la caractérisera au siècle suivant. Quatre corps de bâtiments autour d'une cour centrale : une entrée depuis une cour des baillies était située au sud, une salle d'apparat et une chapelle faisant face au bas de la ville ; le logis était orienté vers la garenne et les communs vers le Borgendael.

L'Aula Magna

Dès 1431, des travaux d'envergure transformèrent le logis, le porche et les jardins du palais. Une première salle fut construite entre 1431 et 1436 sous la direction du maître maçon Gilles Joes, qui travaillait alors à la collégiale Sainte-Gudule et à la collégiale Saint-Guidon d'Anderlecht. Cette première salle était située vers le parc, au-dessus du mur d'enceinte de la ville, sur les coteaux du Coperbeek.

P. Saintenoy, grande salle, restitution de la façade, côté cour avec escalier.

P. Saintenoy, restitution de la grande salle vers 1930. Façade côté rue Isabelle.



Récemment acquis par les Archives de la Ville de Bruxelles, signé Bauerscheit, architecte de la cour, ce dessin d'élévation constitue une des rares représentations de l'architecture d'entrée de l'Aula Magna. Il est accompagné d'un plan détaillé commenté en flamand et en français.

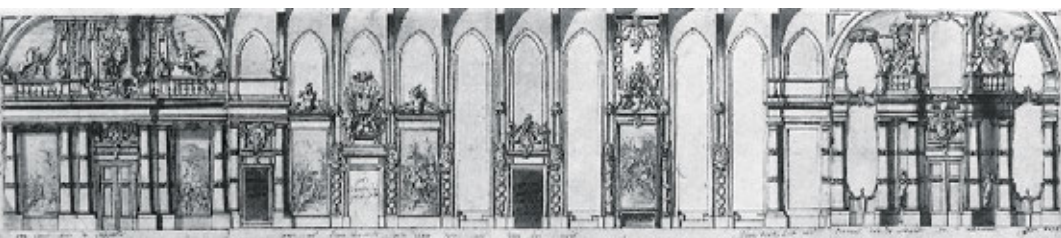
Dans la légende du dessin, on apprend qu'il était prévu d'aménager une grille pour éviter le dépôt d'immondices et l'affluence de curieux. Le palier intermédiaire de l'escalier pouvait aussi accueillir des marchands de vin.

La deuxième salle devait répondre à un cahier des charges qui précisait la nature des revêtements extérieurs, des linteaux et des jambages des fenêtres. Les murs furent construits en briques et en pierre calcaire locale.

Lors des projets de restauration et d'agrandissement du palais ducal, on accorda une attention toute particulière à la salle d'apparat, aussi appelée grand salon ou Aula Magna.

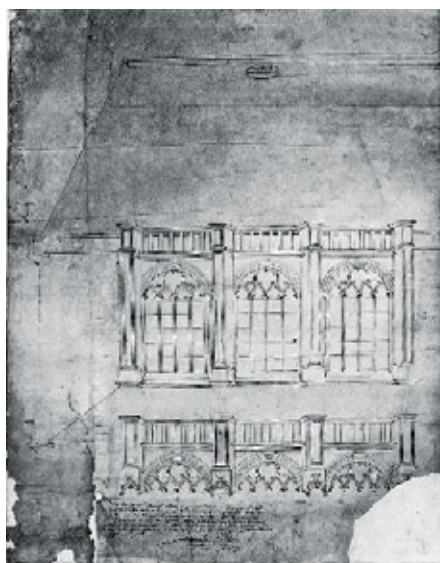
En 1452, on débute la construction d'une grande salle d'apparat à l'emplacement de l'ancienne salle des fêtes. Le contrat de construction engagea le maître des travaux de la Ville, Guillaume de Vogel, à réaliser l'entreprise en huit années.

La salle, un grand parallépipède rectangle flanqué de tourelles polygonales aux angles et d'une tourelle en façade du côté de la cour intérieure, était couverte de tuiles et combinait, dans sa structure, la brique et la pierre. Un étage était aménagé dans le grenier charpenté. La salle communiquait avec la chapelle au premier niveau par une baie aménagée dans la paroi contiguë du côté de la cour intérieure. D'une



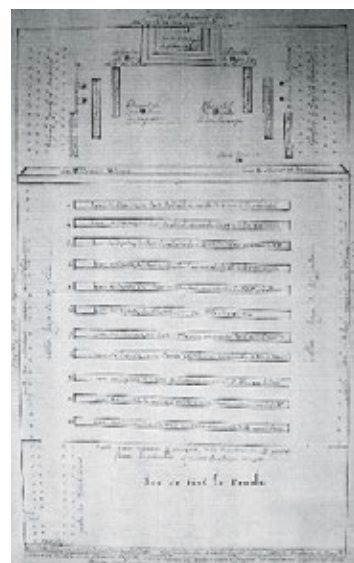
J. P. Van Bauerscheit, vue intérieure de la grande salle du palais, 1720.

largeur de seize mètres, le plafond était constitué de poutres et de lambris de chêne. Lors de cérémonies importantes, la salle était divisée par des clôtures légères ; les trois espaces successifs limitaient progressivement la participation des personnes présentes à la cérémonie. Dans un porche d'entrée monumental, on aménagea un escalier à deux volées qui aboutissait sur un palier à hauteur de la grande salle. Ce porche remonte peut-être déjà au troisième quart du XV^e siècle et il subsista dans sa situation d'origine peu modifiée jusqu'à l'incendie du palais en 1731. On en a conservé le dessin des balustrades et des piliers datant du début du XVIII^e siècle. Après l'incendie dévastateur du palais, il subsistait encore d'importantes ruines de l'Aula Magna qui furent arasées lors des travaux de la nouvelle place Royale.



Illuminations de la salle en 1725.

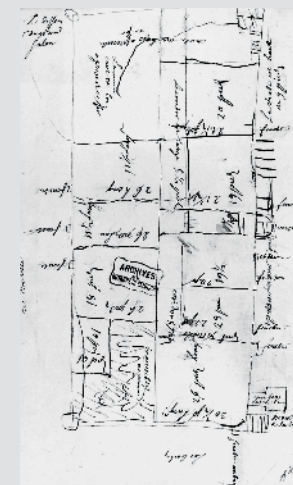
Plan des aménagements.



LES VESTIGES DE L'AULA MAGNA

De l'Aula, il subsiste encore les niveaux inférieurs destinés aux cuisines et aux services, avec la présence de quatre cheminées imposantes aménagées dans un espace en équerre. Ces vestiges sont les témoins tangibles des étapes d'aménagements successifs de la construction. On aperçoit aussi le départ de l'escalier à vis de la tour nord. Le dallage disposé

en damier fut retrouvé sur le remblai en situation d'effondrement. En façade, du côté de la rue Isabelle, des vestiges montent jusqu'à la base des fenêtres. Les murs gouttereaux laissent entrevoir le corps de maçonnerie parcouru par les conduites d'évacuation des déchets qui aboutissent aux soupiraux ouverts dans la rue Isabelle.



Croquis mesuré des espaces sous l'Aula Magna, vers 1725. L'emplacement des escaliers et des espaces de circulation est précisé.

UNE STATUE MONUMENTALE DU XV^e SIÈCLE SUR LE SITE

En 1998, les archéologues firent une découverte exceptionnelle dans les remblais de l'Aula Magna : une grande statue d'apôtre en pierre tendre d'Avesnes gisait dans l'espace des anciennes cuisines. Elle a conservé une partie du livre posé sur la poitrine, mais les bras et la tête ont disparu. Le drapé du manteau déploie des plis amples et profonds. La surface devait être couverte de couleurs chatoyantes, dont il subsiste encore des traces sur le manteau, sous le livre et sur les carnations des pieds. La profondeur des plis

et la torsion du corps témoignent d'une grande maîtrise technique et d'une volonté de dynamiser les volumes des drapés, à l'instar des réalisations bourguignonnes de la première moitié du XV^e siècle.



La statue en pied du XV^e siècle.

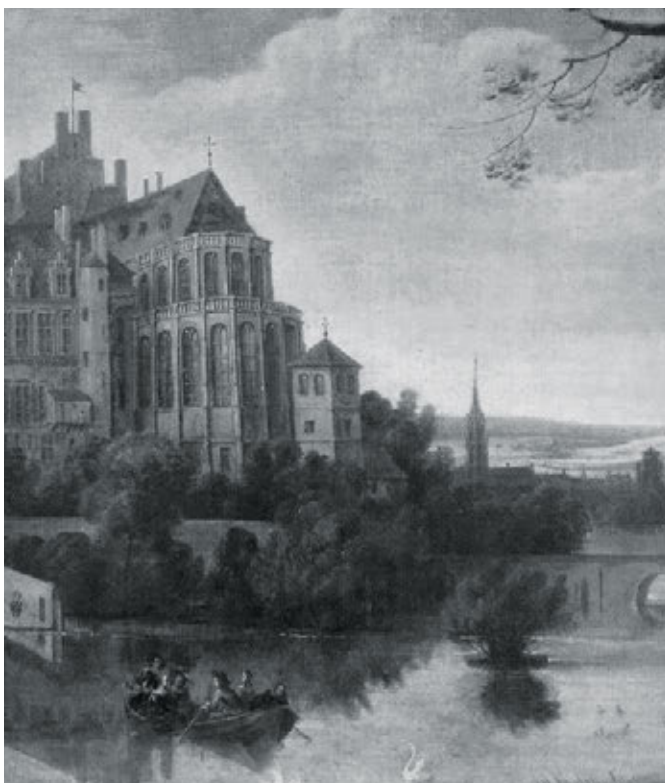
UN PORCELAINIER... DÉMOLISSEUR

Lors de l'aménagement du nouveau quartier royal, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le porcelainier François-Joseph Peterinck procéda à la démolition de l'Aula Magna par l'utilisation de poudre. Il était directeur de la manufacture de porcelaine tendre à Tournai. Cet ancien officier du génie de l'armée française, reconverti dans la céramique, était

aussi expert en chantier... de démolition. Prêtant ses services pour accélérer la création de la nouvelle place Royale, il espérait obtenir la remise d'une dette.

Traces de l'explosion dans le site archéologique. Photographie de l'effondrement du dallage de l'Aula Magna.





La chapelle. Détail de « L'Infante Isabelle dans les jardins du palais », tableau attribué à D. et J.-B. Van Heil (XVII^e siècle).

La chapelle

Une première chapelle occupait le terrain à la rencontre de la salle d'apparat et du logis, à l'angle nord du palais. En 1384, le peintre Jan van Woluwe fut chargé de sa décoration. Le projet d'une nouvelle chapelle vit le jour dans le premier tiers du XVI^e siècle et le contrat fut signé en 1522.

La chapelle rattrapait la dénivellation entre la cour intérieure du palais, l'Ingelantstraat, future rue Isabelle, et le vallon du Coperbeek. Ses plans furent dressés par Henri van Pede, maître maçon de la Ville de Bruxelles. La chapelle était formée de trois niveaux : un niveau de culte et deux niveaux inférieurs consacrés aux services. Le vaisseau, ou nef centrale, aboutissait à un chœur entouré d'un déambulatoire prolongé par les bas-côtés. L'édifice était éclairé par de larges fenêtres hautes. Le chantier fut achevé sous la direction de Pierre van Wyenhoven



Photographie des années 1950 montrant l'exploitation des vestiges de l'ancienne chapelle comme espaces d'entreposage d'archives.

J. P. Van Bauerscheit, vue intérieure de la chapelle du palais, 1720.



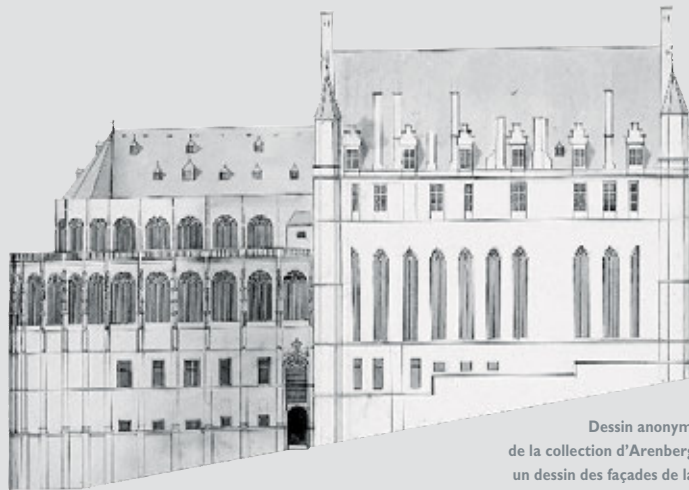
Pierre tombale d'Adam van Gerijs, 1394, maître maçon qui construisit la chapelle sous Jeanne et Wenceslas. Il fut enterré dans l'église paroissiale de Vilvorde.

et Jan vanden Gheere, maîtres maçons de la chapelle du Saint-Sacrement à la collégiale Sainte-Gudule. La chapelle du palais était richement dotée de tapisseries, d'ornements d'orfèvrerie et de dais peints au-dessus des sièges impériaux.

La sacristie, formée d'une tour de plan carré, était reliée au chevet de la chapelle par une passerelle aérienne. Très tôt et tout au long des XVI^e et XVII^e siècles, de nombreux entretiens et restaurations furent nécessaires.

La chapelle fut épargnée par l'incendie de 1731.

Les premiers projets de réaménagement de la place proposaient de conserver cette chapelle *in situ*. Finalement, elle fut détruite, à l'exception de son niveau inférieur qui fut consolidé pour servir de cave au nouvel hôtel de Grimbergen. Ces vestiges forment le noyau du site archéologique.



Dessin anonyme (XVIII^e s.) de la collection d'Arenberg présentant un dessin des façades de la chapelle et de l'Aula Magna depuis la rue Isabelle.

LA TEMPÊTE DE 1536

Une tempête survenue en novembre 1536 emporta la toiture provisoire qui recouvrait la chapelle. Les comptes font état de dépenses pour la réfection du toit de paille emporté « par les grands ventz impétueux » survenus à Bruxelles. Mais la paille résistait mal aux conditions atmosphériques. Trois ans plus tard, les responsables du palais optèrent pour une nouvelle toiture provisoire en bois, pour remplacer la paille déjà « toute pourrie » et « pour éviter meschief de feu et dommage de la pluye »...



Le toit de chaume de la chapelle vers 1548.

LES VESTIGES DE LA CHAPELLE

Les recherches archéologiques menées dans la chapelle ont montré que les supports du niveau -1 étaient constitués de colonnes; le relevé de fondations circulaires confirme ces observations. Le pavement du niveau -2 était constitué de dalles en calcaire gréseux. Le niveau inférieur est conservé jusqu'aux voûtes. La présence de piliers octogonaux massifs, reliés par des arcs de décharge, assure à la construction une grande stabilité.

Les portes, les couloirs d'accès et le dallage anciens sont divisés par des cloisons du XVIII^e siècle aménagées lors des travaux de la place Royale. Une fenêtre en pierre moulurée, située dans le chevet de la chapelle, a récemment été dégagée. Elle est le rare témoin du soin tout particulier apporté au décor d'architecture et à la finition des parements par les maçons brabançons au début du XVI^e siècle.



Les soubassements de la chapelle. Les piliers octogonaux venaient soutenir les voûtains couvrant ces espaces de rangement.



Une fenêtre gothique de la chapelle.

UN ANCIEN AUTEL DE LA CHAPELLE RESTAURÉ

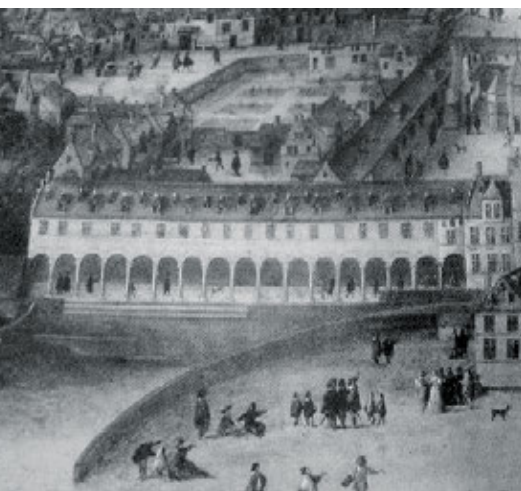
La chapelle fut meublée par de magnifiques autels et retables commandés auprès d'artistes bruxellois ou malinois. Les princes et gouverneurs modifièrent l'aménagement suivant la mode et d'après leurs moyens financiers. En 1601, les archiducs achetèrent à l'abbaye de Saint-Adrien à Grammont un panneau de Jean Gossart – aujourd'hui conservé à la National Gallery de Londres – représentant l'« Adoration des Mages », destiné au maître-autel de la chapelle. Cette œuvre remplaça une ancienne table d'autel exécutée au milieu du XVI^e siècle par le maître tailleur de pierre bruxellois Jean vanden Gheere. Il est intéressant d'en suivre la trace. Cet autel fut offert par Albert et Isabelle à l'abbaye de La Cambre en 1610. Au début de la Belgique indépendante, il fut transféré à la collégiale Sainte-Gudule.

Conservé dans la chapelle de la Madeleine, dite aussi chapelle Maes, derrière le chœur, il constitue le seul élément décoratif de grande importance provenant de l'ancien palais et conservé à Bruxelles, bien qu'il fut largement restauré et complété au XIX^e siècle. Les archives de la fabrique des Saints-Michel-et-Gudule témoignent que le retable fit l'objet de restaurations sous la direction de Van der Straeten en 1832. À cette époque, la fabrique d'église se chargea de régler les factures des sculpteurs Simon pour les sculptures architecturales, Bocqué pour « l'appareil d'albâtre » et Grootaers pour « la statuare des bas-reliefs ». Ces documents comptables précisent la date du déménagement du retable et son transport probable à Saints-Michel-et-Gudule dès les années 1832-1833.



Le retable en situation.

Le retable en situation.



La galerie jusqu'en 1610 (détail). Anonyme, 1548.

La galerie et les appartements. Détail de « L'Infante Isabelle dans les jardins du palais », tableau attribué à D. et J.-B. Van Heil (XVII^e siècle).

La galerie

À l'extrémité orientale du logis, le mur de la première enceinte servit de fondation à la nouvelle galerie projetée dès 1533 dans le prolongement du corps d'habitation.

Les travaux durèrent quatre années durant lesquelles Louis van Boghem, de retour de Brou où il venait d'achever la direction des travaux du couvent de Saint-Nicolas-en-Tolentin pour Marguerite d'Autriche, fut consulté pour les fondations de la galerie. L'étage de celle-ci permettait à la cour de se réunir pour des festivités à caractère privé.

Entre 1608 et 1610, un étage supplémentaire fut ajouté. Les travaux s'étalèrent sur une dizaine d'années pendant lesquelles les appartements furent également agrandis par l'architecte de la cour Coberger.

La galerie communiquait avec le parc par une rampe et un escalier. Les multiples arcades assuraient un rythme régulier à l'architecture et permettaient de relier la cour intérieure du palais au parc, sans passer par les appartements. Ornée de statues d'empereurs germaniques, elle porte aussi le nom de « galerie aux empereurs ».

Les appartements

Le logis fut implanté sur l'enceinte de défense de la ville, suivant une orientation est-ouest. Les appartements étaient constitués d'une



chambre, d'une garde-robe, d'un retrait pour les latrines et d'un oratoire privé. La gradation passait d'un espace public à un espace strictement réservé aux souverains. Les salles d'eau occupaient les niveaux inférieurs du logis du côté de la garenne. Les chambres étaient chauffées par de nombreux poêles imposants qui étaient souvent constitués de carreaux en relief peints.

Les appartements furent agrandis et transformés tout au long de leur histoire. Une section importante des caves du logis existe toujours sous la rue Royale. Ces caves étaient peut-être situées sous les étuves et nous renseignent sur la largeur du logis au début du XV^e siècle. En 1431, le logis fut dédoublé vers la garenne en lieu et place du système de défense de la première enceinte.

Il existait un passage direct entre les appartements et la chapelle. Un escalier à vis, aménagé dans une tourelle de façade du côté de la cour intérieure, reliait les différents niveaux des appartements. L'appartement du duc était situé au premier étage, les appartements de la duchesse occupaient le deuxième étage. Deux oratoires privés donnaient directement sur la chapelle.

Au début du XVII^e siècle, on tenta d'unifier les façades et les charpentes. On construisit la Maison d'Isabelle (à l'emplacement de l'actuel hôtel Errera) et on suréleva le logis d'un étage. Une galerie construite en avant de la façade vint unifier le corps de logis dans la cour intérieure.

LES VESTIGES DU CORPS D'HABITATION

Des caves du logis sont toujours conservées sous la rue Royale, à la sortie de la place Royale. Disposées à cheval sur la première enceinte, elles couvrent un espace voûté d'arêtes. Celles-ci sont réalisées en pierre calcaire locale. L'entrée primitive communiquait directement avec la cour intérieure du palais. Quelques mètres plus haut, on a mis au jour, en prévention de travaux de voirie, le premier niveau d'habitation et un appui de fenêtre. Une peinture de « la Vierge à l'Enfant dans un intérieur » attribuée à Jean Gossart est peut-être l'évocation d'une chambre du corps de logis au début du XVI^e siècle. L'intérieur est recouvert de boiseries lambrissées. À l'arrière-plan, une fenêtre s'ouvre sur les quartiers environnants : on aperçoit l'église Sainte-Gudule, la première enceinte et les étangs de la Warande.



Bernard Van Orley, « Vierge à l'Enfant », vers 1516-1518.



Place des bailles au milieu du XVI^e siècle (détail).

La même place dans la première moitié du XVII^e siècle. N. Van der Horst et A. Paulus, « Entrée de Marie de Médicis à la cour de Bruxelles ».



La place des bailles

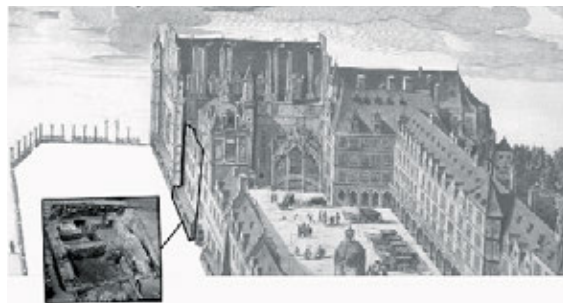
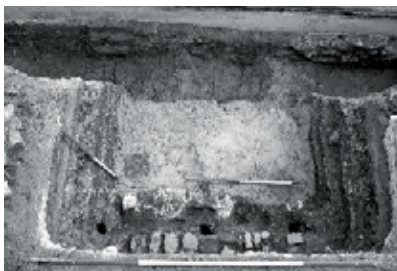
L'entrée de la cour du palais était fermée d'une balustrade délimitant une place publique : la place des bailles. Au Moyen Âge, le mot « baille » signifie barrière ou clôture, et par là l'espace ainsi délimité. Ces bailles ont été reconstruites à plusieurs reprises. On en trouve une première mention lors d'un tournoi en 1340.

En 1431, Philippe le Bon entama d'importants travaux de rénovation et d'agrandissement du palais ; dès 1434, les bailles sont le lieu privilégié de l'expression du pouvoir ducal : trois statues dorées représentant un lion tiennent les armoiries du duc.

À la mort de Charles le Téméraire, des révoltes éclatèrent dans la ville : les bailles et la porte d'entrée du palais furent incendiées. En 1480, la Ville reconstruisit les bailles à ses frais pour l'arrivée de Maximilien. La place était un lieu de commerce libre de taxes. De nombreuses boutiques y étaient installées.

Fouilles d'un secteur de la place des bailles sous la place Royale actuelle. Présence de pavés et d'implantation des magasins qui jalonnaient la place en bordure du porche d'entrée au palais.

Gravure (détail) de 1649. *Curia Brabantiae in celebri et populosa urbe Bruxellis*, J. Vande Velde. Montage de P. Anagnostopoulos.



En 1510, le sculpteur Pasquier Borreman fournit une maquette des bailles à construire. En 1515 débuta le nivellement de la place qui dura cinq années. Les travaux de maçonnerie ont été dirigés par Antoine II et III Keldermans et achevés sous la direction de Rombaut Keldermans. Les statues qui surmontaient les colonnes étaient prévues en laiton. En 1521, l'ensemble des maçonneries fut peint en bleu vif par Gaspard van Coninxloo. Composées d'un ensemble de dix balustrades et faisant alterner les colonnes hautes et basses, les bailles accusaient un plan sensiblement arrondi avec onze entrées.

Ces clôtures ont été restaurées à de multiples reprises jusqu'en 1675. Au XVII^e siècle, les bailles accusèrent un plan à quatre côtés ; trois côtés principaux depuis l'*Aula Magna* et vers l'église Saint-Jacques, et un petit côté en retour devant l'église.

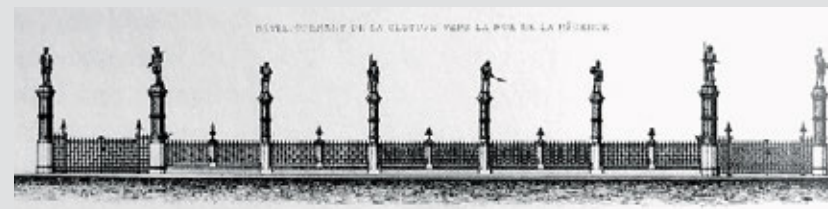
Dès cette époque, certaines boutiques qui bordaient la place du côté du palais furent reconstruites en pierre et en briques. Enfin, la place fut nivelée en 1772 pour faciliter les parades militaires. C'est à ce moment que disparurent définitivement les bailles de la cour.

Au printemps 2003, les fouilles archéologiques ont permis de dégager des surfaces pavées de l'ancienne place ; on y observa également les traces d'implantation d'une boutique.

LA CRÉATION DU SQUARE DU PETIT SABLON ET L'ANCIENNE PLACE DES BAILLES

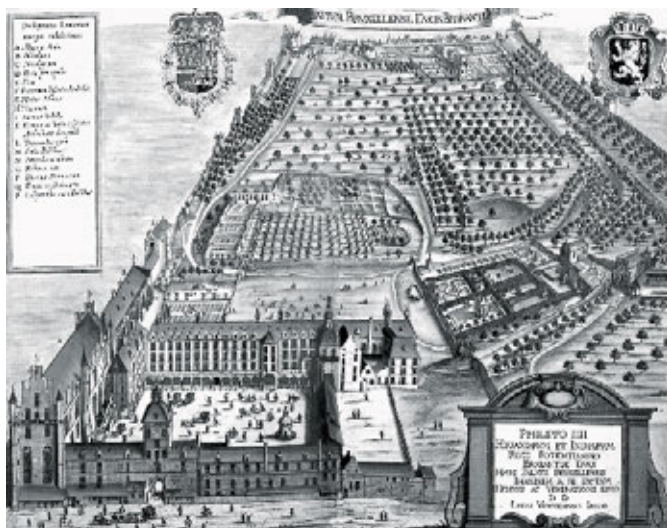
L'ancien palais fut source d'inspiration aux aménagements urbanistiques du XIX^e siècle à Bruxelles. Avec le soutien du bourgmestre Charles Buis, le square du Petit Sablon voit le jour en 1890 d'après les plans de l'architecte Henri Beyaert. Dans ce parc dédié aux grandes figures historiques du XVI^e siècle, la barrière de clôture est à l'imitation

des bailles de l'ancien palais ducal. La grille en fer forgé est rythmée par des colonnes surmontées des statues en l'honneur des anciens métiers bruxellois. C'est la première tentative de construction urbaine qui s'inspire de l'ancien palais. Elle participe de la volonté urbanistique de rappeler un patrimoine historique de prestige.



Balustrade du square du Petit Sablon (détail), projet de H. Beyaert.

Palatium Bruxellence Ducis Brabantiae, 1659, L. Vosterman Jr.



Les jardins et le parc

Les jardins et le parc firent la réputation du palais du Coudenberg. Le domaine de 35 hectares qui s'étendait entre les deux enceintes urbaines, depuis le palais jusqu'à la rue de Louvain, fut progressivement constitué et aménagé. La garenne, la *Warande* en flamand, constituait le « Grand Parc » qui recouvrait les trois quarts de ce domaine. C'était à l'origine une réserve de gibier, transformée en bois d'agrément avec des chemins semi-publics où les animaux, surtout des daims, gambadaient librement.

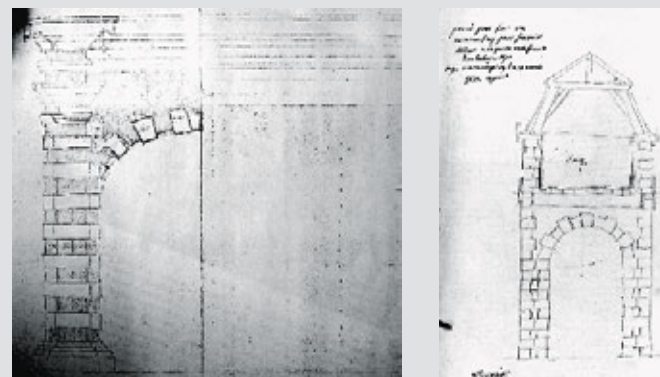
Le petit parc dans le vallon du Coperbeek, entre la façade arrière du palais du Coudenberg et la *Warande*, était accessible par une voie carrossable et par un escalier. Entre les deux, un espace était réservé au jeu de paume. Plus loin, dans un pré servant de lice, des fêtes chevaleresques furent organisées jusqu'au XVI^e siècle. Plus tard, ces espaces furent transformés en parterres réguliers, avec des balustrades et des fontaines.

Charles Quint transforma le jardin secret de la cour, la « feuillée », à l'origine un verger, en un luxuriant « labyrinthe » de végétaux et de pièces d'eau où l'on pouvait aussi se baigner. Cet espace occupait toute la pente du vallon. Les archiducs lui redonnèrent le lustre qu'il avait perdu pendant la seconde moitié du XVI^e siècle. Salomon de Caus y déploya son génie, faisant parvenir de l'eau en abondance grâce à



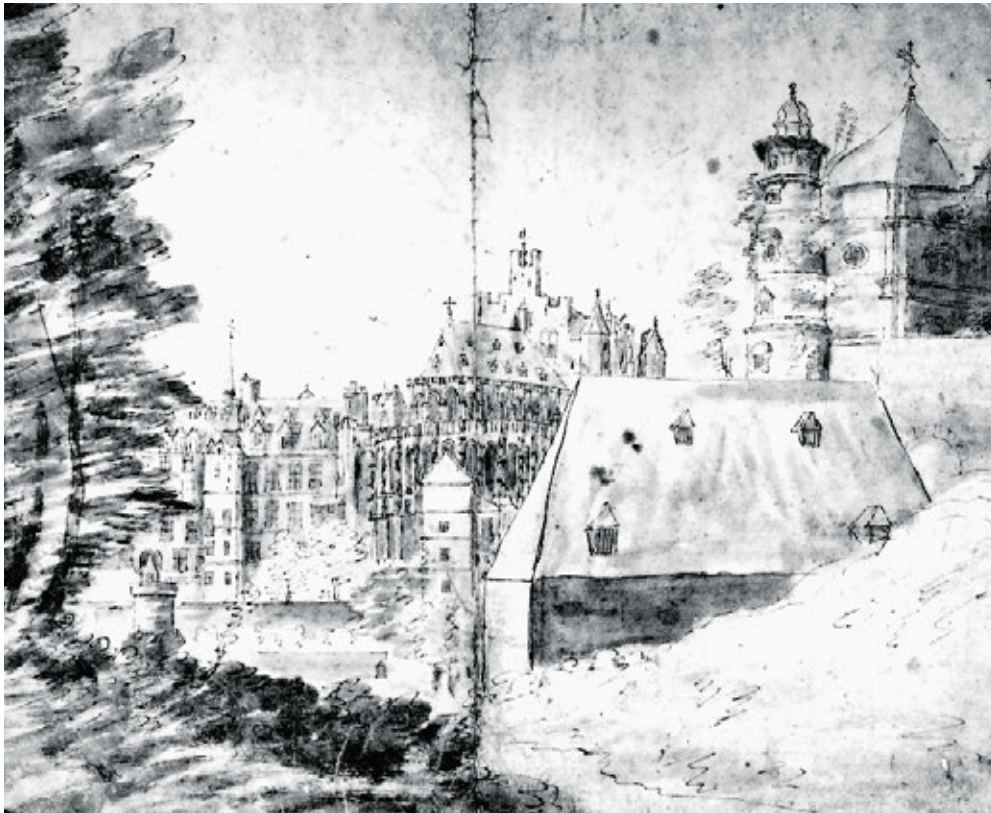
« Les jardins du palais de Bruxelles », 2^e moitié du XVIII^e siècle, attribué à I. Van der Stock.

la machine hydraulique de Saint-Josse-ten-Noode. Des constructions de rocaille furent ajoutées dans le style italien, ainsi que des grottes de dévotion religieuse et des grottes de délassement agrémentées de musiques hydrauliques et d'automates. Le parcours du labyrinthe était aussi parsemé de maisonnettes.



Deux dessins de l'architecture du labyrinthe, 1730.

Le premier dessin présente sommairement l'élévation de la porte d'entrée au Labyrinthe en assises régulières d'une construction du XVII^e siècle: une colonne engagée, une arcade et un entablement. Le deuxième dessin représente l'implantation du « bac pour fournir l'eau à la grotte artificielle du labyrinthe ». L'architecte chargé des travaux propose deux solutions: soit de placer le réservoir en maçonnerie au-dessus de la porte d'entrée du labyrinthe pour diminuer le coût des travaux, soit de faire réaliser un bac en plomb.



Lavis des jardins et du palais vers le sud, depuis une position proche de la *Domus Isabellae*, XVII^e siècle. Le corps de logis, la chapelle et la *Domus Isabellae* sont clairement identifiables.

En contrebas de la chapelle, un petit jardin de fleurs était orné de statues représentant Hercule et les quatre saisons. Il abritait un vivier avec des cygnes. Entre ce vivier et les murs de la première enceinte, l'archiduchesse Isabelle fit construire un faux portail et, plus loin, une tour d'escalier et la *Domus Isabellae*.

Les jardins du palais renfermaient d'autres surprises, comme le vignoble planté sur le versant du vallon exposé au soleil. En temps de paix, les gouverneurs généraux s'attachèrent à embellir le domaine du jardin et du parc, tantôt par l'édification d'un pavillon, sous Léopold Guillaume, pour abriter une partie de son immense collection de tableaux, tantôt par le projet de créer un jardin médicinal, ou encore par la construction d'une nouvelle orangerie, tantôt par l'aménagement de volières pour garder en captivité des espèces d'oiseaux rares et exotiques.



LE PARC DE BRUXELLES, tel qu'il fut aménagé à la fin du XVIII^e siècle et rétréci sous Léopold II par l'agrandissement de la place des Palais, a conservé un secteur de l'ancienne *Warande* du palais ducal. Depuis la place des palais, une grande dépression est divisée par une voie centrale.

Cette dépression couverte de buissons, arbustes et taillis est le vestige de la *Warande* qui est encore régulièrement entretenue par les agents communaux ; on y a reconstitué la *Vénus couchée* de Duquesnoy.

Cette vue rend la dénivellation du vallon du Coperbeek. En avant-plan, un bassin d'eau est le carrefour des promenades. À l'arrière-plan, on aperçoit une fontaine et les toits de la maison de plaisance de Maximilien-Emmanuel. Dans le fond à gauche, on devine les tours de façade de la collégiale Saints-Michel-et-Gudule.



Vue du parc, des agents communaux au travail.

À l'arrière-plan, la balustrade de la place des Palais.

« La vallée au parc de la cour de Bruxelles », dessin anonyme, XVII^e siècle.

LA VIERGE AU ROSAIRE

Sur ce panneau, attribué à Goswyn van der Weyden, une des plus anciennes vues des jardins du palais de Bruxelles est représentée à l'arrière-plan d'une scène mariale.

La balustrade qui délimite la terrasse clôt l'espace de représentation de la dévotion. Au-delà, à gauche, la silhouette des tours de la collégiale Saints-Michel-et-Gudule se dresse en vis-à-vis de la première enceinte de la ville. En fond de vallon, l'étang des Clutinck ; plus loin, une butte boisée

forme l'environnement d'une maison de plaisance. Un vignoble se développe en contrebas. La porte de Louvain se dresse en haut à droite.

L'orientation du paysage est identique à celui croqué par Albrecht Dürer lors de son séjour à Bruxelles en 1520.

Le panneau permet cependant une meilleure perception des variations du relief. Le point de vue est fixé au départ de la terrasse située au devant de la façade du corps de logis.





Vue actuelle de la rue Isabelle sous la place. La rue est bordée des fondations des hôtels du XVIII^e siècle.

La rue Isabelle

Les origines de la rue Isabelle sont médiévales. Elle reprenait en partie le tracé de l'ancienne *Ingelantstraat*, peut-être du nom de l'auberge *Den Ingel* située à proximité. La rue, au début du XVII^e siècle, doit son nom à l'infante d'Espagne, veuve de l'archiduc Albert. C'est sous son gouvernement que la rue fut en effet élargie. On la prolongea en direction de la collégiale Sainte-Gudule. Lors du réaménagement du quartier royal, l'architecte Barnabé Guimard la fit voûter pour y aménager des caves. L'on peut voir aujourd'hui, dans le site archéologique du Coudenberg, une portion de cette rue qu'il faut imaginer à l'origine à ciel ouvert.

Elle accusait une très forte déclivité qui épousait le relief naturel de la colline du Coudenberg, entre son niveau le plus haut, place des baillies (du côté de l'entrée principale du palais), et son niveau le plus bas dans les jardins. Elle longeait la façade du palais du côté ouest de l'*Aula Magna* et de la chapelle. À l'intersection entre la salle d'apparat et la chapelle, on pouvait accéder à la cour intérieure du palais à partir d'un grand escalier prenant naissance dans la rue Isabelle. De l'autre côté de la rue se trouvait l'hôtel érigé par Antoine de Lalaing, comte d'Hoogstraeten, puissant conseiller et diplomate de Charles Quint. La rue suivait ensuite les maisons destinées aux gardes, qui séparaient les jardins du palais de la voie publique.



Lavis de la rue Isabelle et de ses abords, anonyme, XVIII^e siècle. Ce dessin présente un tronçon de la rue Isabelle en contrebas du palais.

À l'avant-plan, la fontaine baroque occupe l'angle de la rue, devant un mur de façade fictive qui prolonge visuellement le bâtiment des arbalétriers.

À l'arrière du mur, la tourelle est un vestige de la première enceinte longeant le parc du palais.

LES VESTIGES

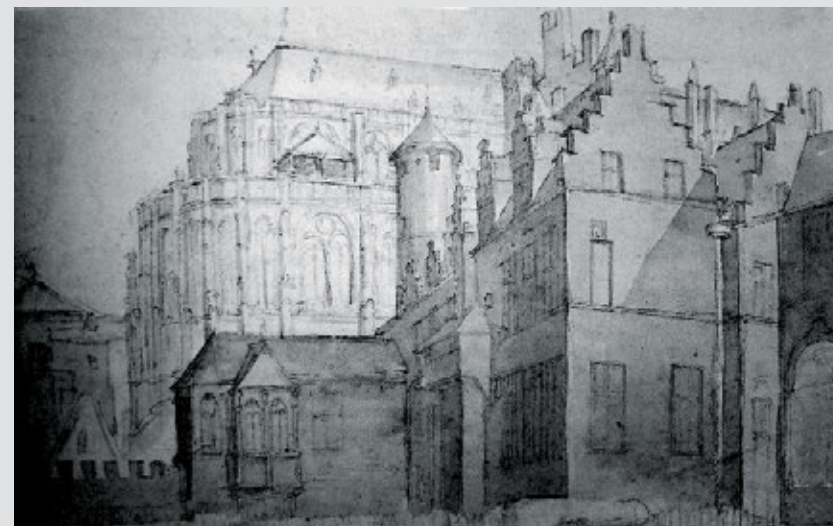
DE L'HÔTEL D'HOOGSTRAETEN

L'ancien espace occupé par l'hôtel d'Hoogstraeten est la propriété de la Région de Bruxelles-Capitale. Des fouilles archéologiques, des travaux de restauration et de nouveaux aménagements y sont en cours.

Le lavis d'un Florentin en voyage à Bruxelles au début du XVII^e siècle, Remigio Cantagallina, donne une idée de l'ampleur de l'hôtel qui surplombait à l'époque l'un des « escaliers des Juifs » bordé de maisons : une communauté juive était établie dans ces lieux au Moyen Âge, jusqu'aux persécutions antisémites de 1370.

Cette vue montre l'hôtel, les pignons à gradins, le corps de logis, la chapelle privée et, à l'avant-plan, une galerie en partie conservée.

En 1774, au moment de l'aménagement de la nouvelle place Royale, la Ville de Bruxelles racheta une partie de l'hôtel pour procéder à sa démolition. L'autre partie allait connaître de nombreuses péripéties. Le chambellan Corneille, comte de Spangen, édifia un vaste immeuble à sa place. Certains éléments de l'ancien hôtel d'Hoogstraeten furent conservés. Le nouvel immeuble, où résida le tsar de Russie Alexandre I^{er}, passa aux mains du prince d'Orange en 1820 qui y réalisa des transformations. Confisqué par le gouvernement de la Belgique devenue indépendante en 1830, l'hôtel de Spangen servit de siège à diverses institutions publiques, dont la Cour des comptes et le Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale.



Lavis de Cantagallina, Hôtel de Lalaing et chapelle du palais de Bruxelles, orientation sud, XVII^e siècle.

La vie quotidienne au palais du Coudenberg

Le palais du Coudenberg était le théâtre d'une « société » de cour. Des hôtes étrangers y étaient accueillis. Des réceptions somptueuses et des fêtes y étaient organisées, parfois avec les autorités de la Ville de Bruxelles. Le gouvernement central des Pays-Bas siégeait au palais pour régler les affaires de l'État. Dans l'entourage immédiat du prince ou de son représentant, les nobles, les conseillers et les secrétaires formaient une « élite » aristocratique qui entretenait des relations sociales et économiques avec les Bruxellois.

Le milieu de la cour

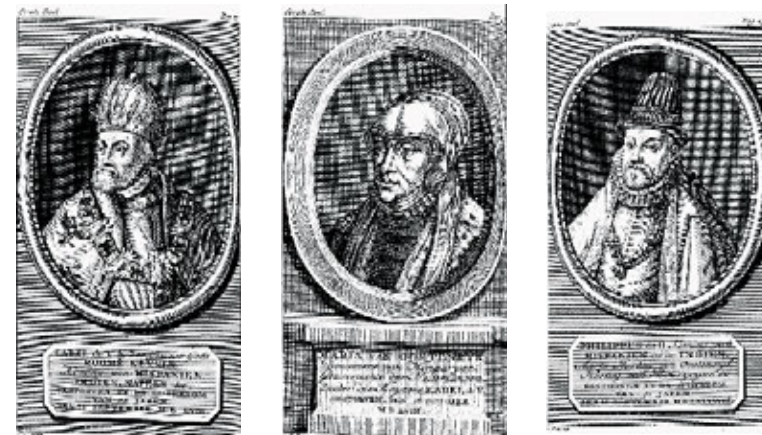
Les Pays-Bas ne constituaient pas un royaume, mais un ensemble de principautés. Le souverain était reconnu par les Assemblées d'États de chaque entité comme « prince naturel ». La Joyeuse Entrée de Brabant est un acte constitutionnel par lequel le duc reconnaissait et octroyait, lors de son avènement, une série de privilèges et de franchises aux Brabançons. La ville de Bruxelles profita de l'incorporation du Brabant dans les possessions des ducs de Bourgogne au XIV^e siècle pour affirmer son rôle de capitale. Prétendant à la dignité royale, le duc Philippe le Bon chercha à y étaler son pouvoir par la magnificence d'un palais digne de son ambition politique. Il obtint de grands avantages du magistrat de Bruxelles et entreprit une politique de centralisation des Pays-Bas.



La dynastie des Habsbourg régna sur les Pays-Bas depuis le mariage de Marie de Bourgogne, conclu en 1477 avec Maximilien d'Autriche, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. L'empereur Charles Quint atteignit l'apogée du processus de rassemblement territorial des Pays-Bas, les rendant « un et indivisible ». Ceux-ci ne résistèrent pas à la révolte de la deuxième moitié du XVI^e siècle contre l'autorité du « souverain naturel ». La confédération républicaine des Provinces Unies se sépara des Pays-Bas méridionaux. Au XVII^e siècle, les territoires furent encore amputés lors des guerres de conquête de Louis XIV.

Charles Quint fut le dernier souverain à séjourner au palais de Bruxelles. Ses successeurs confièrent la responsabilité des territoires à un gouverneur ou une gouvernante. De sa résidence étrangère à Madrid puis à Vienne, le roi ou l'empereur continua à exercer un contrôle. Les correspondances sur les « affaires des Pays-Bas » atteignaient Bruxelles parfois longtemps après les événements. Mais elles témoignent combien le souverain restait attaché aux prérogatives régaliennes : le pouvoir de faire des lois, de conférer les grâces et les rémissions de peine, de frapper monnaie, de nommer les fonctionnaires, les juges, les responsables locaux et les dignitaires de l'Église, de commander l'armée, de lever l'impôt, d'organiser le système douanier ou de convoquer les États. Les actes publics mentionnaient toujours son nom et sa titulature complète. La Cité finança en partie l'agrandissement du palais, y voyant un moyen efficace d'assurer son prestige, soutenir sa croissance économique et s'affranchir des autres villes des Pays-Bas et du Brabant.

Portraits de :
Philippe le Bon (1396-1467),
Charles le Téméraire (1433-1477),
Marguerite d'Autriche (1480-1530), Charles
Quint (1500-1558),
Marie de Hongrie (1505-1558),
Philippe II (1527-1598).



Depuis le départ de Philippe II pour l'Espagne en 1559 jusqu'au voyage de Joseph II en 1781, plus aucun souverain ne séjourna à Bruxelles. En l'absence du prince dans les Pays-Bas, un représentant personnel, choisi parmi les princes de sang, fusse-t-il bâtard, était nommé avec des pouvoirs délimités par des instructions précises. La charge de gouverneur devint récurrente sous le duc de Bourgogne Philippe le Beau, à partir de l'acquisition des couronnes d'Espagne, l'obligeant à de fréquents déplacements à l'étranger. Élu à la dignité impériale, Charles Quint nomma une gouvernante générale permanente. Marie de Hongrie, sa sœur, désignée en 1531, fut la première gouvernante à s'installer dans l'ancien palais du Coudenberg. La précédant dans cette fonction, Marguerite d'Autriche résidait encore à Malines qui conserva dans ses murs le Grand conseil des Pays-Bas, la plus haute cour de justice de l'Ancien Régime, et qui devint le siège d'un nouvel archevêché à partir de 1559.

Par le mariage de l'archiduc Albert d'Autriche, gouverneur général, avec l'infante Isabelle, Bruxelles retrouva des souverains de 1599 à 1621, désignés par le roi d'Espagne sous un statut exceptionnel. Les archiducs résidèrent au palais du Coudenberg et firent renaître une vie de cour fastueuse après la période d'instabilité politique des Pays-Bas dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècle, le gouverneur général Maximilien-Emmanuel de Bavière apporta un autre souffle au palais de Bruxelles grâce à son mécénat artistique. Sous les Habsbourg d'Autriche, le retour d'une paix durable donna l'occasion aux représentants de l'empereur de déployer le luxe et de multiplier les plaisirs des princes dans la capitale des « provinces belgiques ».

Jusqu'au XVIII^e siècle, avant la nomination du ministre plénipotentiaire impérial, l'équivalent d'un premier ministre, le pouvoir de décision et l'indépendance du gouverneur général étaient relativement importants, même si les actes majeurs de la vie publique étaient toujours réservés au souverain.

Au Moyen Âge, le prince se faisait assister de personnalités, issues de la noblesse, de l'armée et de l'Église. À partir du XV^e siècle, une série de techniciens formés à l'université, grimpèrent les échelons des institutions spécialisées dans les matières juridiques et financières. L'ensemble de ces officiers était réuni en différents organes, consultés sur les questions d'ordre intérieur ou extérieur. En installant de manière

formelle le 1^{er} octobre 1531 trois Conseils de gouvernement auprès de Marie de Hongrie, l'empereur Charles Quint mit en place un mécanisme institutionnel qui lui permettait de garder le contrôle sur ses représentants directs et de fédérer un maximum d'acteurs politiques des Pays-Bas autour d'un projet commun, la centralisation monarchique. Les États modernes écartèrent peu à peu les membres de la grande aristocratie de toute direction effective des affaires publiques. Au XVIII^e siècle, les nobles étaient évincés des institutions et confinés dans des fonctions de cour strictement honorifiques.

Le chef-président du Conseil privé était le pivot de toutes les affaires entrantes et sortantes. Il distribuait le courrier et travaillait en étroite collaboration avec l'audiencier qui avait la garde des sceaux et qui était chargé d'expédier les actes. Certaines institutions centrales siégeaient au palais du Coudenberg : le Conseil privé et le Conseil des finances y tenaient leurs séances et y conservaient leurs archives qui eurent malheureusement à souffrir de l'incendie de 1731.

L'ENTENTE CORDIALE DE L'ADMINISTRATION

Les secrétaires des Conseils de gouvernement se disputaient sans arrêt à propos des revenus liés aux actes qu'ils rédigeaient, les droits de dépêches à charge des administrés qui étaient très lucratifs et leur permettaient d'arrondir leurs salaires officiels. Ces émoluments étaient sujets à des haines corses entre fonctionnaires...

Des règlements furent pris pour la redistribution des bénéfices au moyen d'une « bourse commune », un pot commun dans lequel les secrétaires versaient les droits perçus. Mais des problèmes infinis se posaient lorsque d'aucuns tombaient malades ou d'autres étaient en mission pour le gouverneur général à l'extérieur de Bruxelles.



Signature de sept secrétaires du Conseil privé au bas d'une requête soumise à Marie de Hongrie à propos des émoluments.

RUBENS, L'ARTISTE DIPLOMATE DE LA COUR DE BRUXELLES

D'ordinaire, les gouverneurs généraux faisaient appel aux membres de leurs institutions pour les représenter à l'étranger. Parfois, ils recouraient à des personnalités hors du commun. Rubens a occupé une place dominante dans le monde artistique européen de son époque. Sa peinture rencontrait le goût des archiducs qui lui commandèrent de nombreuses toiles, véritables chefs-d'œuvre de l'art baroque convenant aux exigences triomphalistes de la Contre-Réforme catholique. Polyglotte, entretenant une immense correspondance d'un très haut niveau intellectuel, on l'appela à la cour pour remplir certaines missions diplomatiques à l'étranger, auprès du roi d'Espagne Philippe IV ou du roi d'Angleterre Charles I^{er}. Ceux-ci en furent très honorés et lui accordèrent en reconnaissance des lettres d'anoblissement.

Au palais du Coudenberg parvenaient les échos de toute l'Europe politique. Les correspondances échangées avec les cours étrangères regorgent d'informations arrivées à Bruxelles sur les événements internationaux qui intéressaient en premier chef les Habsbourg et leurs représentants.

Les princes correspondaient abondamment entre eux. Ils échangeaient des nouvelles, des cadeaux, négociaient des traités, soutenaient les initiatives de paix ou brandissaient les menaces de conflit. Plusieurs secrétaires, doués dans les langues étrangères, étaient chargés de traduire les courriers, d'en faire des résumés pour le gouverneur général et les conseils collatéraux.

Ces échanges européens donnaient beaucoup d'importance au représentant du roi ou de l'empereur à Bruxelles ainsi qu'à leur entourage : même s'ils restaient sous la tutelle d'une couronne éloignée, ils participaient aussi au concert des nations. Des diplomates étaient envoyés en mission en Angleterre, au Danemark, dans les États du Saint Empire, pour transmettre les hommages et l'« amitié » de leur souverain et de leur gouverneur général, pour discuter de nouvelles, résoudre des conflits, et surtout maintenir ou encourager le commerce avec les Pays-Bas.

Le palais du Coudenberg était un milieu fermé par rapport au reste de la ville. La cour d'entrée était séparée du public par la place des baillies entourée de grilles et de statues, délimitant les espaces réservés et les espaces publics où la population pouvait observer le va-et-vient et les démonstrations d'apparat. Le Coudenberg n'était cependant pas coupé des habitants qui fréquentaient le quartier, notamment des petits commerçants installés avec leurs comptoirs près de la place des baillies et dans l'impasse du Borgendael. Les fournisseurs fréquentaient aussi quotidiennement la cour, pour des livraisons des produits de première nécessité, comme pour les commandes d'art ou les matériaux utiles à la construction ou restauration de l'édifice.

Nobles, conseillers et courtisans se pressaient pour résider dans les alentours immédiats du palais du Coudenberg. Au service du souverain et de ses délégués, ils cherchaient à s'installer dans l'orbite du pouvoir. Ils firent construire, dans le quartier, des demeures et des palais rivalisant de grandeur et de beauté, conférant à cette partie de la ville de Bruxelles son caractère aristocratique.

Les contingences

Assurer la subsistance était le sort quotidien d'une foule de serviteurs princiers. Un personnel immense s'occupait des cuisines. Celles-ci se multiplièrent et se spécialisèrent au fil du temps en boulangerie, pâtisserie, rôtisserie et saucerie. La plupart des produits de consommation provenaient de marchands bruxellois dont la fierté était de pouvoir honorer toutes les commandes du palais. Le vin tiré du vignoble de la cour n'était pas digne de la table princière pour laquelle on réservait des vins de France ou du Rhin. Des quantités impressionnantes de viande étaient consommées chaque jour : mouton, porc, bœuf constituaient les grosses pièces, agrémentées des prises des « preneurs de moineaux », des chasseurs de lapins ou de perdrix. Les poissonniers fournissaient de la morue, du saumon, des anguilles ou du hareng. On pêchait aussi des carpes dans le vivier du palais.

L'art culinaire était cultivé dans les milieux de cour. On osa la nouveauté, telle épice venue d'Orient, tel légume venu d'Amérique. Les princes emboîtèrent aussi le pas à la nouvelle culture de l'art de la table. Pour recevoir dignement, l'étiquette de la cour exigea de s'adapter aux convenances : les couverts de la table du prince se multiplièrent, certains mets étaient servis dans des plats et des assiettes adaptés, chefs-d'œuvre techniques et artistiques sortis des ateliers de céramistes et d'orfèvres. La porcelaine de Chine ou la faïence de Delft faisaient l'objet de convoitise, à tel point que les grandes villes d'Europe tentèrent de les imiter et obtinrent des autorités locales l'autorisation de les contrefaire.

À partir des représentations picturales de l'époque, on peut imaginer à tort que le palais du Coudenberg était un havre de paix, sans bruits, où tout fonctionnait correctement. Une résidence d'une telle ampleur exigeait une gestion quotidienne des bâtiments. Un bureau des ouvrages de la cour en était chargé en permanence. Il fallait entretenir, restaurer, réparer, commander les fournitures, etc. Les diverses parties du palais ont été construites à des périodes différentes, s'étalant parfois sur de nombreuses années, faute de moyens suffisants ou à cause de troubles politiques. La construction de la chapelle dura plus de trente ans !

Les chantiers s'éternisaient, même si les contrats liant le palais aux fournisseurs précisaient des délais.

LES COMMODITÉS : USAGES ET TÉMOINS ARCHÉOLOGIQUES

Les appartements du palais étaient agrémentés des commodités les plus modernes dès le XV^e siècle. Les déchets organiques et la vaisselle endommagée étaient évacués par des latrines dans des fosses d'aisance. Un grand nombre d'objets jetés au rebut ont ainsi pu être récoltés dans les latrines de l'Aula Magna.

Pour chauffer les chambres, on installait de grands poêles composés de carreaux vernissés. Ces carreaux servaient à diffuser la chaleur et ils étaient souvent ornés des blasons des propriétaires. Par contre, l'Aula Magna était munie de cheminées monumentales, signe ostentatoire de prestige aux yeux des invités.

Sous les appartements du côté du parc, les bains remplissaient de multiples fonctions sociales. Rien n'y manquait : bassins en pierre d'Écausines, chaudière en laiton, dressoir, table, cuves en bois du Danemark, etc. Dans la salle de bains d'apparat, le duc pouvait partager les eaux en commun avec ses convives.

**LES OBJETS ARCHÉOLOGIQUES :
VESTIGES TANGIBLES DE LA VIE QUOTIDIENNE ET
DE LA RICHESSE DÉCORATIVE DU PALAIS**

De très nombreux objets ont été recueillis lors des fouilles archéologiques de l'ancien palais. La plupart proviennent des latrines de l'*Aula Magna* et du corps de logis. Ils apportent une documentation de première main sur les mœurs et les agréments de la vie au palais, principalement du XVI^e au début du XVIII^e siècle. Ainsi, la table des archiducs était garnie de verrerie « à la façon de Venise ».

Le verre à la façon de Venise est une production locale inspirée de techniques et de décors vénitiens dès le XVI^e siècle. Ce verre translucide et incolore est obtenu par l'adjonction de soude et de potasse épurée. En 1623, à Bruxelles, Antonio Miotti, apparenté au célèbre verrier de Murano, fut pour la première fois autorisé à travailler ce type de verre.

Pour un usage quotidien, le verre « commun » fut influencé par la production verrière allemande dès le Moyen Âge. De couleur verte, translucide, il est obtenu par l'utilisation de sable et de potasse extraite de végétaux. En 1648, Jean Savonetti reçut à Bruxelles l'autorisation officielle de fabriquer ce type de verre.

Lors des banquets, la boisson coulait à flot. Elle était servie dans de grandes cruches individuelles en grès de couleur beige et gris qui contenaient du vin ou de la bière. Plusieurs cruches à boire en grès de Raeren des XVI^e et XVII^e siècles ont été retrouvées intactes sur le site archéologique du Coudenberg.

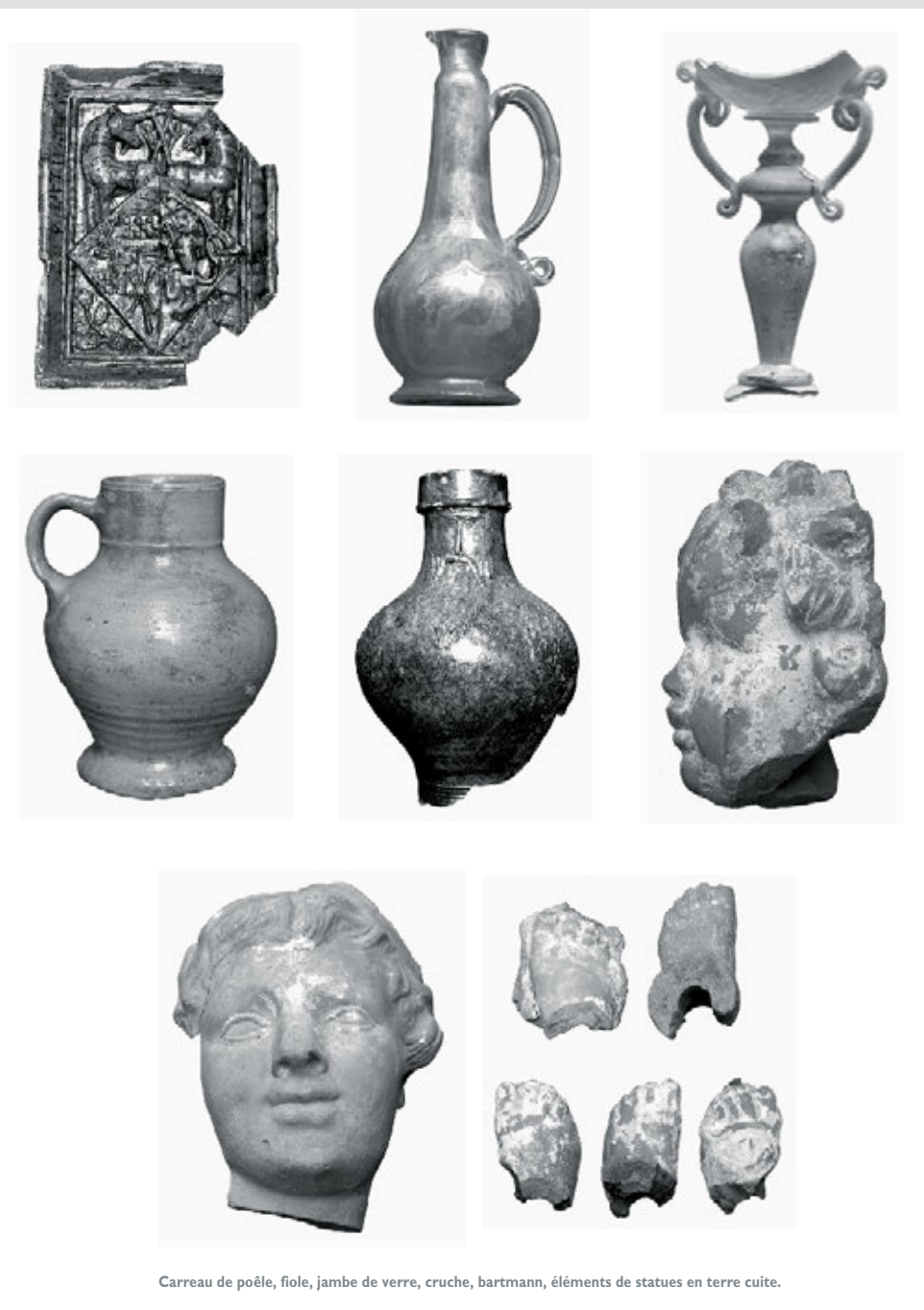
Des cruches particulières en grès dites « bellarmines » ou « bartmann » ont un décor à tête barbue appliqué au moule généralement sur le col. Elles ont pu servir à contenir des liquides domestiques comme du vinaigre, de l'huile ou du vin. Il en existe un grand nombre de variétés qui se sont répandues à travers toute l'Europe dès le XVI^e siècle. Certains exemples retrouvés sur le site archéologique pourraient dater du XVII^e siècle. Ils comportent des médaillons sur la panse.

La décoration du palais et de ses jardins est également illustrée par de nombreux vestiges archéologiques. Parmi ceux-ci, les objets métalliques ont été retrouvés hors contexte ou regroupés volontairement après l'incendie du palais. Ils se composent d'éléments de peinture de coffre, de porte ou de garnitures de mobilier en bois. Les systèmes de fermeture du palais sont illustrés par les clefs, les verrous ou encore les loquets ; de nombreux clous, crampons et agrafes proviennent des bâtiments démolis. Le plomb des toitures, des gouttières ou du vitrage est aussi présent dans les dépôts récoltés.

En outre, un dépôt d'armures calcinées était protégé par un escalier de communication aux pièces de service sous l'*Aula Magna*. Ces armures en fer forment un ensemble d'une quinzaine d'exemplaires provenant vraisemblablement de la garde du palais au milieu du XVII^e siècle. Nous comptons aussi la présence d'un canon portatif, et d'une plaque de fond de cheminée datée de 1599 aux armes des archiducs Albert et Isabelle.

D'importantes restaurations par traitement mécanique ou chimique devraient rendre leur pleine lisibilité à un échantillon afin de permettre une interprétation de leur mise en œuvre, de leur usage, voire de leurs décors gravés.

Dans le remplissage des caves sous le logis, un amas de statues en terre cuites brisées a été mis au jour en 2000. Les statues et les socles ont été travaillés au moule ; il subsiste des traces de plusieurs couches de badigeon blanc. On constate la présence de statues similaires sur une gravure des fêtes au palais. Ces statues de putti étaient disposées sur une longue balustrade construite parallèlement à la façade du logis, en contrebas de la rampe d'accès aux jardins.



Carreau de poêle, fiole, jambe de verre, cruche, bartmann, éléments de statues en terre cuite.



Vue du parc lors des festivités de la prise de Bude (détail), XVII^e siècle.

Les divertissements

La Ville et les Bruxellois dépensèrent des sommes astronomiques pour témoigner de leur loyauté monarchique et participer au triomphalisme dynastique. Les cérémonies d'inauguration des souverains comme ducs de Brabant selon la Joyeuse Entrée de Jeanne et Wenceslas, leurs entrées solennelles ou celles des gouverneurs généraux chargés de la conduite des Pays-Bas donnèrent lieu à des célébrations fastueuses et des réjouissances populaires. Des cortèges grandioses étaient organisés pour solenniser les réceptions. Des fêtes lumineuses, des feux d'artifice, des salves d'artillerie, des sonneries de cloches, des concerts et des *Te Deum* étaient ordonnés. Des arcs de triomphe en bois ou en toile étaient dressés, décorés des blasons, emblèmes et devises des souverains, louant leurs mérites, les exhortant aux vertus du bon gouvernement, multipliant les allusions mythologiques, allégoriques et historiques. Le spectacle était tel qu'il valait le déplacement des non-Bruxellois, venus en grand nombre pour applaudir, pour boire et manger, et pour rembourser indirectement les frais engagés grâce aux taxes perçues sur les produits de consommation.



« Livre d'information des rois et des princes », début XV^e siècle.

Tout prince se devait d'afficher des plaisirs hors du commun : chasses, courses de traîneaux, mascarades faisaient partie des divertissements les plus extravertis de la cour de Bruxelles pour attirer le regard des habitants et susciter l'admiration des curieux, des hôtes et des voyageurs. Des joies plus simples faisaient aussi le bonheur des résidents du palais. Les différents espaces de jardins furent aménagés en superbes lieux de repos à l'abri des regards. On s'y délassait, se baignait, pratiquait des jeux de société, profitait des parfums des fleurs ou de l'ombre des feuillus.



Défilé de cavaliers et de chameaux à l'entrée de la cour des baillies, à l'occasion d'une Joyeuse Entrée.

Les lettres, les arts et la religion

La présence de la cour à Bruxelles représentait pour les artistes et pour les artisans une aubaine afin de remplir les cahiers de commande. La magnificence était nécessaire pour les démonstrations du pouvoir, mais les princes et gouverneurs généraux qui se succédèrent à Bruxelles furent aussi à la recherche de satisfactions plus personnelles, moins ostentatoires et plus intimes.



Allégorie de la Vue (détail), J. Breughel, 1617. À l'arrière-plan, le palais de Bruxelles.

La bibliothèque du palais a été constituée au XV^e siècle. Dans la tradition de la Maison des Valois dont ils étaient issus, les ducs de Bourgogne cultivèrent un goût prononcé pour les livres : Philippe le Bon rassembla neuf cents manuscrits, constituant l'une des bibliothèques princières les plus importantes de son époque. Son bréviaire et *Les Belles Heures du Duc Jean de Berry* comptent parmi les manuscrits les plus célèbres de la collection. Un tiers des ouvrages nous est parvenu et 247 d'entre eux sont conservés à la Bibliothèque royale Albert I^{er}.

Le palais recelait d'innombrables œuvres de collection : les tapisseries, tableaux, pièces d'orfèvrerie, pièces de mobilier et bijoux faisaient la fierté du prince qui les emportait dans ses déplacements. Jusqu'au début du XVI^e siècle, la cour était restée itinérante. De ses résidences aux Pays-Bas, Charles Quint emporta dans sa retraite en Espagne, après son abdication en 1555, les principaux tableaux et les statues de la collection de Bruxelles, dont 24 œuvres du Titien, son peintre favori.

La collection de tapisseries débuta sous les ducs de Brabant. Elles servaient d'ornement d'apparat pour les grandes cérémonies, les mariages ou les rencontres diplomatiques. Pour les tapisseries des princes, on utilisait en général des matériaux très coûteux, comme la soie, le fil d'or ou d'argent. Robert Dary et Jean de l'Ortie tissèrent à Tournai les huit grandes pièces représentant l'histoire de Gédéon, tendues lors des chapitres de la Toison d'Or. Pour célébrer ses succès militaires, Charles Quint se vit offrir, par les États généraux, une série de tapisseries aujourd'hui conservées à Naples, relatant les exploits de la bataille de Pavie et la défaite de son ennemi ancestral, le roi de France. Le tapissier de la cour était chargé d'entretenir cette immense collection, de veiller à leur transport, de les placer, de les entretenir et les réparer. Les archiducs Albert et Isabelle encouragèrent les ateliers bruxellois, achetant leurs réalisations et les offrant en cadeau à leurs hôtes étrangers, tant la qualité du travail était remarquable et appréciée dans toute l'Europe.

Parmi les tableaux les plus prestigieux que l'on peut admirer au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne, un grand nombre proviennent du palais du Coudenberg. Ces tableaux étaient la propriété de l'archiduc Léopold-Guillaume qui fut gouverneur général des Pays-Bas de 1647 à 1656. Il constitua à Bruxelles une pinacothèque exception-



Frontispice du catalogue de la pinacothèque de Léopold Guillaume.



Tapisserie, « Départ pour la chasse dans les jardins du palais », Atelier bruxellois, XVII^e siècle.

nelle, qu'il emporta dans sa retraite à Vienne et qui fut transmise à sa mort à l'empereur Léopold I^{er}. Le peintre David Teniers le représenta dans sa galerie de tableaux. D'autres gouverneurs généraux furent des mécènes éclairés : les douze Rubens acquis par Maximilien Emmanuel de Bavière – aujourd'hui conservés à la Pinacothèque de Munich – furent emportés dans sa retraite, ce qui les sauva de l'incendie de 1731.

Les bijoux de Charles Quint étaient exceptionnels. Un inventaire de 1545 décrit le trésor conservé au palais du Coudenberg : bijoux, vaisselles d'or et d'argent, perles et pierres précieuses, colliers et vêtements des ordres de chevalerie. Des chambres entières du palais étaient remplies de curiosités provenant du nouveau monde et qui impressionnaient les visiteurs. Le célèbre artiste Dürer y admira des objets aztèques.



Isabelle en habit de religieuse, d'après Van Dyck, vers 1628.

La musique faisait partie intégrante de la vie de palais. On l'écoutait pendant les repas et aux offices religieux pour lesquels des choristes étaient engagés et payés sur les finances royales. Les Pays-Bas étaient spécialisés dans la facture d'instruments, comme ces clavecins au toucher exceptionnel que l'intérêt pour la musique ancienne a fait redécouvrir depuis la seconde moitié du XX^e siècle.

L'influence de la religion catholique était immense dans les Pays-Bas. Au XVI^e siècle, les mouvements hétérodoxes furent combattus par la répression. Les protestants furent massacrés ou condamnés à émigrer. Les Juifs installés sur la colline du Coudenberg sous la protection ducale souffrirent, au XIV^e siècle, d'effroyables persécutions antisémites. Un soi-disant miracle lié à la prétendue profanation d'hosties à la collégiale Sainte-Gudule fit naître une dévotion qui connut des réminiscences jusqu'au XX^e siècle. À l'initiative de Marguerite d'Autriche, en 1531, une procession accompagnée de kermesses fut organisée tous les mois de juillet pour ce « Saint-Sacrement-de-Miracle ».

Chantres de la Contre-Réforme, les archiducs extériorisèrent leur foi. Très croyante, l'archiduchesse Isabelle se vêtit en habit de clarisse à la mort de son époux. Elle fit aménager une voie publique, qui porta son nom, pour rejoindre la collégiale Sainte-Gudule. Elle honorait de sa présence les pèlerinages comme celui de Notre-Dame de Laeken. Elle participait activement à l'Ommegang, la procession de l'église Notre-Dame du Sablon, liée à la dévotion du Grand Serment des Arbalétriers pour une statue de la Vierge.

Les événements liés à la vie et à la mort du prince ou du gouverneur général furent des occasions de multiples démonstrations de piété. Le cortège de la pompe funèbre organisée à Bruxelles pour la mort de Charles Quint fut somptueux.

Celui de l'archiduc Albert en 1621 s'inscrivit dans la même tradition, ce d'autant que son corps était enterré à Bruxelles.



« La magnifique et somptueuse pompe funèbre... » à la mort de Charles Quint, Plantin 1559.

L'ancien palais du Coudenberg à Bruxelles n'a heureusement pas complètement disparu.

Dans les sous-sols de l'actuel quartier du Mont des Arts, de remarquables vestiges de son architecture sont encore accessibles et accueillent des milliers de visiteurs chaque année.

Ce site archéologique et les tableaux et gravures conservés au Musée de la Ville de Bruxelles – la Maison du Roi – témoignent du prestige de ce passé bruxellois. Nos connaissances dans ce domaine sont régulièrement mises à jour grâce aux recherches et travaux des historiens, historiens de l'art, archéologues et spécialistes de l'histoire de Bruxelles.

Ancien palais de Bruxelles – Site archéologique du Coudenberg
Place des Palais 7 – 1000 Bruxelles
+32 (0)2 545 08 00

Musée de la Ville de Bruxelles – Maison du Roi
Grand-Place – 1000 Bruxelles
+32 (0)2 279 43 50

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

ANAGNOSTOPOULOS, P., FOURNY, M., HOUSSIAU, J., VANRIE, A., *Sous le quartier royal, un autre palais, l'ancien palais de Bruxelles, guide du visiteur*, Bruxelles, 2004.

BILLEN, C., DUVOSQUEL, J.-M., *Bruxelles*, Anvers, 2000.

BLOCKMANS, W. et al., *Charles Quint 1500-1558 : L'empereur et son temps*, Anvers, 1999.

BONENFANT, P., FOURNY, M., LE BON, M., *Taphonomie de l'Aula Magna de Bruxelles*, dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, 2002, pp. 215-234.

DE JONGE, K., *Estuves et baigneries dans les résidences flamandes des ducs de Bourgogne*, dans *Bulletin Monumental*, 2001, t. 159, 1, pp. 63-76.

DE JONGE, K., *Le palais de Charles Quint à Bruxelles. Ses dispositions intérieures aux XV^e et XVI^e siècles et le cérémonial de Bourgogne*, dans *Architecture et vie sociale*, Picard, 1994, pp. 107-125.

DES MAREZ, G., *La place Royale à Bruxelles. Genèse de l'œuvre, sa conception et ses auteurs*, Bruxelles, 1923.

DES MAREZ, G., *Le quartier Isabelle et Terarken*, Paris-Bruxelles, 1927.

DUERLLO, L., THOMAS, W., *Albert et Isabelle (catalogue d'exposition)*, 1998.

DUQUENNE, X., *Le Parc de Bruxelles*, Bruxelles, 1993.

LAURENT, R., SOENEN, M., *Charles Quint et Bruxelles*, Bruxelles, 2000.

LETOR, A., LOIR, CH., ROSILLON, J.-M., *La galerie de l'hôtel d'Antoine de Lalaing à Bruxelles : un reflet de la cour gothico-renaissante de Marguerite d'Autriche*, dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, 2002, pp. 11-60.

MARTENS, M. (dir.), *Histoire de Bruxelles*, Privat, 1976.

MOUREAUX, Ph., *J. Peterinck, porcelainier à Tournai et ingénieur en démolition à Bruxelles*, dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, 65, 2002, pp. 189-214.

SAINTENOY, P., *Les arts et les artistes à la cour de Bruxelles*, Bruxelles, 1935.

SMOLAR-MEYNART, A., VANRIE, A., SOENEN, M. (dir.), *Le palais de Bruxelles. Huit siècles d'art et d'histoire*, Bruxelles, 1991.

SMOLAR-MEYNART, A., VANRIE, A. (dir.), *Le quartier royal*, Bruxelles, 1998.

VAN EENHOOGHE, D., DELCOMMUNE, T., CELIS, M., *Onder het Koningsplein te Brussel : de hofkapel van Karel V*, dans *Monumenten en Landschappen*, 1911, 2000, pp. 4-38.

VAN SPRANG, S., *Les peintres à la cour d'Albert et Isabelle. Une tentative de classification*, dans *Hans Vlieghe, Katlijne Van der Stighelen, Sponsors of the Past. Flemish Art and Patronage, 1550-1700*, Brepols, 2005, pp. 37-46.

Dans la même collection

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD (FR - NL - ESP - GB)
8. ANDERLECHT LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ERASME (FR - NL)
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB) MARGUERITE, AMBRIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À SAINT-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWÉ (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)
22. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (FR - NL)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (FR - NL)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (FR - NL)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (FR - NL)
26. MARCHÉ S DU PENTAGONE (FR - NL)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (FR - NL)
28. UCCLE, MAISONS ET VILLAS (FR - NL)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (FR - NL)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (FR - NL)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (FR - NL)
32. L'ABBAYE DE LA CAMBRE (FR - NL)
33. L'AVENUE MOLIÈRE ET LE QUARTIER BERKENDAEL (FR - NL)
34. LES CITÉS-JARDINS LE LOGIS ET FLORÉAL (FR - NL)
35. CINÉMAS BRUXELLOIS (FR - NL)
36. LA RUE AUX LAINES ET SES DEMEURES HISTORIQUES (FR - NL)
37. LE DOMAINE ROYAL DE LAEKEN (FR - NL)
38. CIMETIÈRES ET NÉCROPOLES (FR - NL)
39. HISTOIRE DES ÉCOLES BRUXELLOISES (FR - NL)
40. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PORTE DE HAL À LA PLACE ROGIER (FR - NL)
41. L'ABBAYE DE DIELEGHEM (FR - NL)
42. L'ANCIEN PALAIS DU COUDENBERG (FR - NL - GB)
43. LES IMMEUBLES À APPARTEMENTS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES (FR - NL)
44. LA CITÉ ADMINISTRATIVE DE L'ÉTAT (FR - NL)
45. L'HÔTEL COMMUNAL DE SCHAERBEEK ET LA PLACE COUGNON (FR - NL)
46. LES MAROLLES (FR - NL)
47. AU CŒUR DE FOREST ÉGLISE SAINT-DENIS, ABBAYE, MAISON COMMUNALE (FR - NL)
48. BRUXELLES ET SES CAFÉS (FR - NL)
49. LE PATRIMOINE RURAL (FR - NL)
50. LE PATRIMOINE MILITAIRE (FR - NL)
51. BRUGMANN L'HÔPITAL-JARDIN DE VICTOR HORTA (FR - NL)
52. GANSHOREN ENTREVILLE ET NATURE (NL - FR)
53. LE QUARTIER DE L'ALTITUDE CENT (NL - FR)

Collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**.

Histoire, anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

L'ancien palais du Coudenberg

La colline du Coudenberg a accueilli, depuis le Moyen Âge, la résidence des princes régnants et l'administration centrale des anciens Pays-Bas. Le palais s'est développé durant 800 ans autour du corps de logis médiéval par la construction d'une majestueuse salle de réception, l'*Aula Magna*, de la place des baillies et de la chapelle ducale. Théâtre d'une vie politique et culturelle intense, l'histoire de l'ancien palais de Bruxelles se confond avec celle de l'Europe.

C'est en 1731 qu'un incendie détruisit cette demeure princière parmi les plus prestigieuses de l'époque. Les fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour de nombreux vestiges qui témoignent de la vie à la cour depuis la période bourguignonne jusqu'à nos jours. Le site archéologique est aujourd'hui un musée... aménagé sous la place Royale.

